

2

TÉLÈPHE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

K
PAR P. J.-B. DALBAN.



PARIS.

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, 182.

—
M. DCCC. XXXIX.



PERSONNAGES.

TEUTHRAS, roi de Mysie.

ALÉVAS, roi de Tégée.

PHÉGÉE, femme de Teuthras.

ELOÉ, fille de Teuthras.

TÉLÈPHE, petit-fils d'Alévas.

ERICHTON, confident de Téléphe.

NAUPLIUS, vieillard attaché à la cour.

PHOEDIME, confidente d'Eloé.

PHORBAS, officier de Téléphe.

PALLANTE, officier de la cour.

GARDES.

La scène est à Tégée, en Arcadie.

THÉLÈPHE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELOË, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Quoi, madame, toujours nourrissant vos alarmes,
Vous verrai-je, en ces lieux, les yeux baignés de larmes,
N'exprimer dans mes bras que de tristes regrets,
Et d'un deuil éternel méditer les apprêts ?
Quel sujet cependant si digne de vos craintes
Peut nourrir de vos cris les éternelles plaintes ?

ELOË.

Quoi, Phœdime, à présent, quoi ! tu ne connais pas
Quel supplice à mes yeux, pire que le trépas,
Des troubles de mon cœur nourrit la source amère,
Et les pleurs qu'en ton sein je verse la première ?
Et n'est-ce pas assez pour nourrir mes douleurs
Que le déguisement qu'on impose à mes pleurs ?
Et le barbare hymen qu'il faut que je subisse
N'est-il pas à tes yeux un assez grand supplice ?

Aujourd'hui cependant se préparent les nœuds
 De l'hymen dont en vain j'ai réprouvé les feux,
 Et le roi, pour former cette coupable chaîne,
 N'attend qu'un fils trop cher qu'un sort heureux ramène.

PHOEDIME.

Quoi! ce fils de la reine, élevé près de vous,
 Votre frère, aujourd'hui, doit être votre époux?
 Et vous pourriez former l'adultère alliance
 D'un sang toujours armé contre votre naissance,
 Et qui déjà trop fier de vous appartenir
 Du nœud qui vous joindrait semble vous désunir.

ELOÉ.

Oui, Phœdime, et jamais amante plus rebelle
 Ne porta dans ces nœuds un cœur plus infidèle.
 Tu sais trop de quels feux nourrissant mes désirs
 Dans ton sein renfermés j'étouffai les soupirs,
 Et que jamais objet digne de ma tendresse
 N'a de mes sens surpris mieux excusé l'ivresse.

PHOEDIME.

Sans doute, et quand l'absence exerçant son pouvoir
 Vous fit de l'oublier un contraire devoir,
 Je sais de quel amour tout puissant sur votre âme
 La vertu dans vos sens sut étouffer la flamme.

ELOÉ.

Ah Phœdime! Ah jamais mon cœur n'a mieux senti
 L'amour que dans mon sein tu crois anéanti.

Du trône de Mysie appelé par la gloire,
Vers ces nouveaux états conquis par la victoire,
Le héros que j'adore avait rempli mon cœur
De ce charme imposant gage de sa grandeur.
Par ses nombreux exploits soutien de cet empire,
Et nouvel artisan du feu que je respire,
Chaque jour de ses traits le dangereux poison
Du charme de sa gloire enivra ma raison.
En vain sur d'autres bords conduit par la fortune,
Y porta-t-il l'éclat d'une gloire importune,
Ne crois pas que jamais, non plus que ce héros,
Mon âme loin de lui trouve un honteux repos.
Déjà jusqu'en ces murs témoins de ces miracles,
Son retour est promis par la voix des oracles :
De ces sourdes rumeurs tout un peuple rempli
Se soulève à son nom contre un indigne oubli.
Mon amant outragé reviendra, sois-en sûre,
Reprendre ici son rang et venger son injure ;
Et moi, fière en secret d'être encor son appui,
J'ose, aux mains d'un rival, me déclarer pour lui.
N'approuves-tu pas bien ma juste résistance,
Et peux-tu me blâmer d'une telle constance ?

PHOEDIME.

Non ! protégez, madame, un héros opprimé,
Et du sort poursuivi, qu'il soit de vous aimé.
Vous n'aurez pas de peine, en ce point devancée,
A voir dans tous les cœurs votre estime embrassée,
Et déjà ce héros, d'une commune voix,
A, de sa renommée, appuyé votre choix.

Mais, comment, en tous temps, si certain de vous plaire,
 Et plus cher à vos yeux, plus vous lui fûtes chère,
 Pût-il loin de ces bords pour des destins plus doux
 Hasarder de vous perdre et s'éloigner de vous ?
 Vous le dirai-je, hélas ! ma triste prévoyance
 Voit dans un sort douteux une éternelle absence.

ELOË.

Non, n'en crains rien de triste, et calme tes regrets,
 Mon cœur, qui les partage, est sûr de ses souhaits.
 Dans cet embrâsement où la terre est en proie,
 On dit qu'avec Achille il a volé dans Troie,
 Courbé sous les rigueurs de la plus dure loi,
 Et des travaux d'Alcide assailli sans effroi,
 La terreur de la paix, le rebut de la guerre,
 Du bruit de ses malheurs il a rempli la terre
 Mais toujours au-dessus des fers et de la mort,
 L'égal au moins d'Alcide et le rival du sort.
 Le roi vient ; laisse-moi, sans vouloir lui déplaire,
 De ses plaintes encor soutenir la colère.
 A son approche ici, je vois, sans m'étonner,
 Ce qu'il en faut entendre, ou qu'il faut pardonner.

SCÈNE II.

ELOË, TEUTHRAS.

TEUTHRAS.

Ma fille, d'un hymen conçu dans ma tendresse,
 Vous avez différé la pompe et l'allégresse ;

Vous languissez enfin ravie à ses transports
De vos timidités plus que de vos remords.
Je veux le croire, au moins : exempte d'imposture
Vous portez aux autels une âme libre et pure ;
Mais vos retardemens offensent mes bontés,
Et c'est trop à la fin blesser mes volontés.
Le fils d'un autre hymen que m'a donné la reine,
De vos nouveaux liens revient serrer la chaîne ;
J'ai mis dans cet hymen l'espoir de ma grandeur ;
Et j'ai, pour le former, compté sur votre cœur,
Et que, me préparant ce fortuné spectacle,
Votre âme, à mes désirs, ne forme plus d'obstacle.

ELOË.

Quoi! seigneur, vous pourriez sans consulter mon choix
Du sang, de la nature, immoler tous les droits ?
Et sans voir de mes nœuds le crime ou l'innocence,
Vous pourriez de mes vœux forcer l'obéissance.
Vos lois sont mon arrêt.

TEUTHRAS.

Ne me répliquez pas,
C'est trop à ma constance opposer d'embarras ;
Et la reine, témoin de l'hymen qui s'apprête,
Vient prendre jour de vous pour cette auguste fête.

SCÈNE III.

ELOÉ, PHÉGÉE, TEUTHRAS.

TEUTHRAS.

De notre fils absent je rappelais les nœuds,
 Et lui parlais du jour qui doit le rendre heureux.
 Soutien de deux maisons sous la même couronne,
 Cet hymen est la digue et le rempart du trône,
 Madame, et ma raison ne peut le différer ;
 En vain contre ma loi voulût-on murmurer.

ELOÉ.

Seigneur, si c'est à moi que ce discours s'adresse
 J'ai par des droits trop saints acquis votre tendresse,
 Pour ne pas mériter qu'en disposant de moi,
 On daigne au moins m'entendre et consulter ma foi,
 Pour que du choix d'un autre on me rende victime,
 Et que de mes dégoûts on m'ose faire un crime.

PHÉGÉE.

Et quels dégoûts enfin pouvez-vous donc former
 Dans un choix qu'on approuve et qu'il vous faut aimer ?

ELOÉ.

Et quels dégoûts plutôt n'est-il pas que j'éprouve,
 Dans un choix qu'on m'ordonne et qu'il faut que j'approuve ?
 Bien plus, et de quel droit prétend-on m'imposer
 Si même de mon cœur je ne puis disposer,

Et si déjà donnée aux volontés d'un autre,
Mon choix, sans vous attendre, a devancé le vôtre.

PHÉGÈS.

C'est d'un étrange aveu, madame, vous vanter,
Et mal répondre aux soins qu'il vous faut contenter.

ELOË.

Nommez comme il vous plait mon crime ou mon injure,
Que ce soit à vos yeux perfidie ou parjure ;
Accusez, s'il le faut, mon manquement de foi,
Mais enfin, crime ou non, mon cœur n'est plus à moi.
Non, madame, et ce cœur que l'on traite en esclave,
S'est permis une fois de braver qui le brave,
Et s'est donné le droit de choisir un époux.

TEUTHRAS.

Votre cœur s'oublirait?... Qui donc espérez-vous ?
Quel est l'époux?...

ELOË.

Celui que j'ai choisi pour maître,
Qui sera mon appui ; qui mérite de l'être ;
Que vos regards en moi ne sauraient pénétrer,
Et qu'en vain de m'ôter on pourrait espérer.

TEUTHRAS.

Ma fille, j'ai donné l'ordre qu'on m'obéisse,
Et j'attends de vos soins ce dernier sacrifice.
Cet hymen, je l'ai dit, appuiera ma grandeur,
Et défend ma maison contre l'usurpateur.

Déjà sur le refus que j'ai fait de vos charmes,
 D'un voisin ennemi j'ai soulevé les armes,
 Et ce divorce né d'une aveugle fureur
 A rempli tout le camp de désordre et d'horreur.
 Combien en ces assauts ma cruelle constance
 A d'un puissant héros regretté la vaillance,
 Ce Téléphe, autrefois l'appui de mes états!
 Et qui porta loin d'eux le secours de son bras!

ELOÉ.

Je vous vois regretter la vaillance et la gloire
 D'un héros dont la Grèce a gardé la mémoire.
 Oui, mon père, Téléphe eût été votre appui,
 Et vainqueur d'un rival vous eût vengé de lui.
 Combien j'ai partagé la constance unanime
 Qui vous fait sur sa gloire éprouver mon estime!
 Ne me blâmez donc pas de rejeter des nœuds
 Qui vont de sa vertu nous séparer tous deux.
 Souffrez qu'une union par vos soins préparée,
 Jusques à son retour soit encor différée.
 Il peut de mon bonheur n'avoir point de courroux,
 Il peut de mon repos se montrer moins jaloux,
 Et je sens que sur lui ma tendresse appuyée
 Du joug de ses devoirs serait moins effrayée.

TEUTHRAS.

Allez, et de l'hymen qu'on vous dicte aujourd'hui,
 Songez que le destin ne dépend pas de lui.

SCÈNE IV.

PHÉGÉE, TEUTHRAS.

TEUTHRAS.

Je saurai la réduire à mon obéissance.
Mais il est un sujet de plus grande importance,
Dont je dois vous parler. Dans un soulèvement
Dont le peuple suivait le faible mouvement,
De quelques étrangers j'ai surpris la présence,
On s'en est emparé. Grâce à ma surveillance
Le calme est rétabli.

PHÉGÉE.

Croyez-en donc l'effroi
Qui me trouble et m'agite, il ne l'est pas pour moi.
De noirs pressentimens sans cesse menacée,
Je gémis sur le trône où le ciel m'a placée;
Au trône où je suis née, il semble que les dieux
M'aient annoncé l'horreur du sort le plus affreux.

TEUTHRAS.

Et sur quoi jugez-vous ce sinistre présage?
Quel oracle ou quel dieu, quelle funeste image
D'un douteux avenir ont obscurci vos traits,
Et d'un cœur innocent peuvent troubler la paix?

PHÉGÉE.

Vous le dirai-je, hélas! l'amertume d'un songe,
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge,

Et toujours plus présent à mon esprit troublé,
Le remplit des terreurs dont il est ébranlé.
Avant que sur le trône appelant l'hyménée,
Vous m'offrîtes pour dot l'empire où je suis née,
Vous savez que d'un père acceptant les présents,
Minerve à ses autels voua mes premiers ans,
Et que de ces honneurs victime résignée,
Trop proche de la cour, j'en vivais éloignée.
Votre amour fit cesser la rigueur de mes vœux,
Et sous vos lois, seigneur, mon cœur put être heureux.
Je n'en murmure point. Changé par votre exemple,
Mon cœur se fit sans peine une vertu plus ample.
Un fils vint couronner un bonheur si parfait.
Que du ciel ce présent soit un nouveau bienfait.
Mais cette nuit s'armant des plus tristes présages,
J'ai vu ce ciel pour moi se couvrir de nuages,
Et m'arrachant encor un immortel honneur,
Du sceptre et du bandeau me ravir le bonheur,
Tandis que dans ce temple où languit ma jeunesse,
Minerve à ses autels accueille ma détresse,
Et que de leurs débris prêts à m'ensevelir,
L'abîme sous mes pas semble encor se rouvrir.
Mais un plus triste objet de douleurs et de larmes,
Dont l'effroi retracé remplit mon cœur d'alarmes,
Sous le manteau royal où vous êtes caché,
Vous-même à vos grandeurs je vous vois arraché,
Sous l'inutile abri de vos dieux domestiques,
Baigner de votre sang le marbre des portiques,
Quand le glaive à la main de votre sang couvert,
Dans la poudre et les morts lui-même découvert,

Votre assassin....

TEUTHRAS.

Eh bien, de quel nouvel outrage
Croyez-vous m'étonner ?

PHÉGÉE.

A travers un nuage,
Qui d'un tumulte affreux laisse percer les cris,
Dans la profonde nuit j'entends nommer mon fils.
Lui ! qui vous a laissé, privé de la lumière,
De cent coups de poignard percé sur la poussière.

TEUTHRAS.

Lui ! votre fils, madame. Eh comment voulez-vous
Que sur les jours d'un père attente son courroux ?
Quel sujet contre moi peut aigrir sa tendresse,
Quand j'accorde à ses vœux la main de la princesse ?
M'en croirez-vous ? Chassez d'importunes terreurs,
Et d'un songe indiscret bannissez les erreurs !

PHÉGÉE.

Je veux bien, j'y consens, me faire violence,
Et forcer s'il se peut ma douleur au silence,
Mais cependant, seigneur, sans repousser l'effroi
Dont l'horreur m'épouvante et pour vous et pour moi.

TEUTHRAS.

On vient à nous, rentrons ; venez, cachez vos larmes,
Madame ; à tous les yeux dérobez vos alarmes.

SCÈNE V.

TÉLÈPHE, ERICHTON, GARDES.

TÉLÈPHE.

Ciel ! où vais-je ? A tout homme, en tout lieu méconnu,
Dans quel abîme affreux suis-je enfin parvenu ?
Errant depuis trois ans de retraite en retraite,
Au glaive meurtrier j'ose exposer ma tête.
De déserts en déserts proscrit, abandonné,
J'échappe aux noirs destins des lieux où je suis né.
Et partout fugitif, errant et solitaire,
Le seul çourroux des dieux accueille ma misère.
Enfin dans ce séjour je me vois amené ;
Pour y périr, sans doute, on m'y tient enchaîné.
Ne pourrai-je savoir dans quel désert horrible
Le ciel vient de plonger ma misère insensible ?
Par un destin cruel perdu dans ces climats,
Quel sort m'est donc promis ? Où conduit-on mes pas ?

ERICHTON.

Par tes plaintes instruit du revers qui t'accable,
J'ose ici t'aborder en ami véritable.
Téléphe, à tes côtés reconnais un ami.

TÉLÈPHE.

Erichthon ! Se peut-il ?... Ne m'a-t-on point trahi ?

Mais à quel signe au moins m'as-tu pu reconnaître ?

ERICTHON.

Au trouble qu'en mon sein ta présence a fait naître.

TÉLÉPHE.

Et qui suis-je ?

ERICTHON.

L'enfant dans mes bras apporté,
Au désert, comme moi, nourri dans la fierté,
Que parmi les bergers qui couvrent ce rivage,
Abreuva de son lait une biche sauvage ;
Que depuis, à la cour, de gloire environné,
Je suivis dans ces lieux où tu fus entraîné :
Mais que bientôt, hélas ! trahi par la victoire,
Je me vis enlever pour pleurer ta mémoire.
Quand le ciel t'arracha de ces tristes états,
Dans quel exil, au moins, as-tu porté tes pas ?

TÉLÉPHE.

Aux traits de ta douleur, aux regrets qu'elle efface,
Je n'en saurais douter, oui, c'est toi que j'embrasse.
Erichthon ! oui, le ciel vient de nous réunir,
Pour combler nos revers, ou pour les voir finir.
Et s'il faut de mes maux qu'ici je t'entretienne,
Pour aigrir ta douleur ou consoler la mienne.
Quand un ordre du ciel m'exila de ces lieux,
Poursuivi du courroux des hommes et des dieux,

Troie, en ses murs en cendre, accueillit ma misère
 D'Achille j'y suivis l'implacable colère,
 Et parmi ses héros, distingué des premiers,
 J'honorai ma valeur du sang de ses guerriers,
 Mais sans calmer jamais ma fougue impatiente ;
 Sans mieux rassasier la soif qui me tourmente,
 Vingt autres lieux depuis illustrant ma valeur,
 Sans apaiser ma rage ont connu ma fureur.
 Dans Delphe, enfin, portant ma douleur égarée,
 J'y consulte des dieux la majesté sacrée ;
 J'apprends que les Destins, à mes regards voilés,
 Dans Tégée, en ces lieux, me seront révélés.
 J'y venais de mon sort interroger l'abîme,
 Lorsque d'un zèle aveugle, indignement victime,
 Avec un roi voisin un combat engagé,
 Me plonge aux fers honteux dont tu me vois chargé.
 Surpris, seul, à l'écart, non loin de ce rivage,
 Il prétend de ces bords me fermer le passage ;
 Ma rage a devancé son outrage odieux,
 Et percé de mes traits il est mort à mes yeux.

ERICHTON.

Et crains-tu que ce peuple armé pour ton supplice,
 N'achève ici sur toi sa barbare injustice ?

TÉLÈPHE.

L'effroi n'a point fléchi mon courage abattu ;
 Non, me vengeant de lui, j'ai fait ce que j'ai dû.
 Pour un autre sujet si je verse des larmes,
 C'est sans honte, en ton sein que j'y trouve des charmes.

Quand un ordre du ciel m'exila de ces lieux,
 Une jeune mortelle y fixait tous les yeux,
 Et la fille du roi, digne de ma tendresse,
 De l'amour à mes sens sut inspirer l'ivresse.
 Qu'est-elle devenue? et que fait-elle, enfin?
 La verrai-je?

ERICTHON.

Sans doute. Oui, connais son destin ;
 Et sache que bientôt elle doit être unie
 Au fils du souverain qui lui donna la vie.
 Ce fils qu'un autre hymen à l'empire a donné,
 Et que du jour prochain pour l'hymen ordonné,
 Des pompes, du festin, des honneurs qu'on apprête,
 Toi-même, ici présent, tu pourras voir la fête.

TÉLÈPHE.

Se peut-il ! Et tu crois que je pourrais la voir
 Passer aux mains d'un autre et trahir son devoir ?
 De quel œil penses-tu qu'ici je l'encourage
 A porter aux autels ma honte et son outrage ?
 Ah ! si je le croyais, que j'irais l'arracher
 Au cœur barbare assez pour l'avoir su toucher !
 Mais je suis dans les fers, et toi-même découvre
 L'affront dont en ces lieux la fortune me couvre.

ERICTHON.

Si de sa perte ainsi ta douleur peut frémir,
 Je puis te l'épargner ; va, cesse de gémir ;

Je connais des secrets, tels, que leur importance
Peut rompre cet hymen conçu dans l'inconstance.
Pour te les révéler je dois me ménager
Un entretien plus libre, exempt de tout danger.
Viens, rentre dans les fers réservés pour t'attendre,
Jusqu'à l'instant propice où tu pourras m'entendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.**SCÈNE PREMIÈRE.****TÉLÈPHE, GARDES.****TÉLÈPHE.**

Un ami dans ces lieux daigne me rappeler,
Et le sage Erichon viendra pour me parler ;
Moins malheureux du moins dans le sort qui m'accable
De trouver à mes maux quelque appui secourable !
Aux lieux où je suis né d'être et de respirer,
Et qu'au sein d'un ami je puisse enfin pleurer !
Pour Eloé, déjà, lui peignant ma tendresse,
S'il savait quel espoir pour elle ici m'empresse !
Ne puis-je enfin la voir ?

SCÈNE II,**ELOË, TÉLÈPHE, GARDES.****ELOË.**

Qui viens-je ici trouver ?
Quel ami, quel secours y pourrai-je éprouver ?

Hélas ! depuis qu'en pleurs ma douleur se consume
 J'épouse de mes maux la cuisante amertume.
 Non, je n'espère plus.

TÉLÉPHE.

Quel son de voix, ô ciel !
 Quels traits et quels accens ! ressouvenir cruel !
 Puis-je la méconnaître ? Eloé, non, c'est elle !

ELOÉ.

Du souverain des dieux, ô bonté paternelle !
 Toi, qu'un destin barbare éloigna de ces lieux,
 Malheureux ! c'est donc toi ? Quelle rencontre, ô dieux !
 Combien dans ton absence as-tu coûté de larmes
 A tant d'infortunés dont tu vis les alarmes !
 Combien moi-même, hélas ! n'en ai-je pas gémé,
 Compagne des malheurs dont ton cœur a frémi !

TÉLÉPHE.

O ciel ! que m'as-tu dit ? du trouble qui te presse
 Que plus que toi cent fois a gémé ma tendresse !
 Quand après le serment de nous appartenir,
 Le ciel pour mon malheur voulut nous désunir,
 Quand j'ai su que l'horreur d'un barbare hyménée
 Devait au fils du roi joindre ta destinée.

ELOÉ.

Que je l'épouse, ô ciel ! Le fils de l'inhumain
 Qui prétend t'arracher et mon cœur et ma main ?
 Il est vrai que ce roi, dont ta perte est l'ouvrage,
 M'a commandé pour toi cet insolent outrage.

Mais, dieux ! que ma fierté, digne de ta vertu,
S'est en tout surpassée et t'a bien défendu.
Moi, que je t'abandonne ! et que jamais j'oublie
Le serment qui m'enchaîne et le nœud qui nous lie !

TÉLÈPHE.

Je te retrouve donc ! Pour quel objet, ô dieux !
Tu vois dans quel état je reviens dans ces lieux ;
Seul, isolé, tremblant, en doute de moi-même,
Et des dieux sur mon sort cherchant l'ordre suprême.
Quel sera mon destin ? peux-tu me l'annoncer,
Maîtresse des périls que je viens embrasser ?

ELOË.

Appui des malheureux que je t'ai vu défendre,
A leur cause engagé, n'oses-tu l'entreprendre ?
N'es-tu plus pour leur gloire un asile éprouvé ?
Le ciel pour les trahir t'aurait-il réservé ?
Ose être encore ici l'appui de l'innocence,
Aux peuples opprimés révéler ta puissance,
Et je réponds pour eux du bonheur de ton bras.

TÉLÈPHE.

Ah ! je les veux servir, et tu n'en doutes pas ;
Mais, me vengeant du sort, dans sa rigueur extrême,
Daigne ici me servir, sois mon appui toi-même.
Tu connais quel sujet m'éloigna de ces lieux :
En butte au noir courroux d'un destin envieux,
Il me fallut du roi subir la violence,
Qui d'un injuste exil m'imposait le silence.

Banni de ses regards, je ne puis m'y montrer,
 Que son ordre en ces lieux ne me fasse rentrer.
 Comment m'y soutenir ? Daigne prendre ma place :
 Et vois mon embarras.

ELOË.

Va, j'obtiens ta grâce.
 On vient ; laisse-moi seule agir sans m'expliquer,
 Et surtout de mes soins ne fais rien remarquer.

SCÈNE III.

TÉLÉPHE, ERICHTON.

TÉLÉPHE.

Je viens de la revoir. Elle m'est donc rendue !
 Et c'est à toi, sans doute, ami, que je l'ai due ;
 De la perdre, trop tôt, je m'étais alarmé.

ERICHTON.

C'est peu de voir le ciel à ses yeux désarmé ;
 Je te dois un secret, de qui la découverte
 À jamais de sa main doit conjurer la perte
 Et relever ici ton courage abattu.
 Avance dans la nuit qui couvre ta vertu,
 Et vois l'astre nouveau marqué pour ta naissance
 Eclairer de ton sort l'obscur dépendance.

Apprends donc que du jour dont tu vois la clarté,
 Tu dois au sang des dieux l'auguste antiquité ;
 Qu'Hercule, dans le sein d'une noble prêtresse,
 A pour toi d'une mère animé la tendresse,
 Quand d'un profane amour éprouvant les transports,
 Ce héros de Tégée a visité les bords.
 Ton aïeul, sur la foi d'un trop crédule oracle,
 Qu'au bonheur de ses jours tu devais mettre obstacle
 Et que de ses instans le cercle limité
 S'accroîtrait de partage à tes instans ôté ;
 Ton aïeul, pour remplir sa parricide envie,
 Au trône paternel s'arma contre ta vie.
 Nauplius de ses bras chargé de te bannir,
 Te reçut dans le sein qui dut t'ensevelir ;
 Et ce vieillard ici traînant sa vie obscure,
 Peut près du trône encor t'en attester l'injure.

TÉLÉPHE.

O ciel ! qu'ai-je entendu ? Quel sort m'est révélé ?
 Ta voix sur mes destins ne m'a point aveuglé ;
 Je serais né des dieux ! Hercule est donc mon père !
 M'as-tu dit vrai ?

ERICTHON.

Bien plus ; connais quelle est ta mère.
 Mais que nous veut Phorbas ?

SCÈNE IV.

TÉLÈPHE, ERICHTON, PHORBAS.

PHORBAS.

Bannissez tout effroi,
 Télèphe, et connaissez la volonté du roi.
 Qu'une pleine justice enfin vous soit rendue
 Avec la liberté que vous aviez perdue.
 Il vous fait grâce en tout. Phorbas qui vous l'apprend
 Pour l'en féliciter auprès de lui se rend,
 Et certain d'une joie égale à sa clémence,
 Va l'assurer pour vous de sa reconnaissance.

SCÈNE V.

TÉLÈPHE, ERICHTON.

TÉLÈPHE.

Cher ami, d'Eloé tu reconnais les soins,
 Et de ma joie ici j'évite les témoins,
 Heureux que l'indiscret qui vient me les apprendre,
 Dans mon âme avec toi refuse de descendre.
 Eclairé sur mes jours de secrets différens,
 Fais luire à mes regards leurs rayons pénétrants,

Et de tes soins enfin fais naître la lumière
Qui doit à mon bonheur ouvrir mon âme entière.

ERICTHON.

Eh bien, connais ton sort. Fils d'Hercule et des dieux,
C'est peu pour t'illustrer de tes divins aïeux ;
Tu tiens encor le jour d'une race plus fière ;
Oui, tu naquis d'Hercule, et la reine est ta mère.

TÉLÈPHE.

La reine ! De quels traits mes yeux sont éblouis !
La reine ! est-il possible ? ô ciel ! qui ? moi, son fils !

ERICTHON.

Oui, toi-même. L'appui de ta débile enfance,
Caché dans l'abandon de l'obscur indigence,
Ce même Nauplius, arbitre de ton sort,
La reçut d'Alévas pour lui donner la mort ;
A peine, aveugle père, infortuné monarque,
Eut-il de ta naissance éclairci quelque marque.
C'est alors que plus belle en ses mourans appas,
Victime résignée, elle plut à Teuthras,
Pour épouse élevée au trône de Mysie.
Depuis ce roi puissant, ramené de l'Asie,
Vint l'asseoir sur le trône où régnait ton aïeul,
Où le rang, après lui, t'appelle à régner seul.
A la cour de Teuthras, réfugié toi-même,
Et dans la guerre instruit auprès du diadème,
Tu sais tout ; puisqu'enfin, vainqueur de ces états
Toi-même à leur conquête as consacré ton bras.

La reine est donc ta mère ; elle usurpa l'empire,
Et le trône est ton bien.

TÉLÈPHE.

A peine je respire ;
Ciel ! et comment répondre aux étonnans destins
Dont tu m'as annoncé des gages trop certains ?
Conseille-moi ; que faire ?

ERICTHON.

Oser prendre ta place,
Opposer ta naissance et le calme à l'audace
Qui t'osa dépouiller et forcer ton destin.

TÉLÈPHE.

Ah ! je lis dans mon cœur, je me connais enfin ;
Mais ce peuple, jouet d'un aveugle caprice,
Fléchira-t-il pour moi la commune injustice ?
Auprès de l'imposture en croira-t-il ma voix,
Dont la cabale adroite affaiblira le poids ?
Tu connais l'inconstance au peuple trop commune ;
Je doute de moi-même et fléchis la fortune,

ERICTHON.

Ce peuple, il t'attendait ; il prévient ton retour,
Et de sa délivrance espère en toi le jour.
Par de sourdes rumeurs dont le bruit te couronne,
Instruit qu'il reste encore un héritier du trône,
A son maître nouveau pressé de s'engager,
Il n'obéit qu'à peine au joug de l'étranger,

Et sous l'oppression les malheurs de l'empire
 Ont trop hâté l'instant pour lequel tout conspire.
 Sois sûr que de leur maître un digne rejeton,
 Grand par son infortune et surtout par son nom,
 Les soumettrait sans peine à son obéissance;
 Je vais presser l'instant mûri pour ta puissance.
 C'est risquer le bonheur que de le dédaigner;
 Tu vas, si tu m'en crois, ou périr ou régner.

SCÈNE VI.

TÉLÉPHE, SEUL.

Ciel! que viens-je d'apprendre? Étrange destinée!
 Où porter le secret de mon âme étonnée?
 Je cherche à me connaître, et, dans mon embarras,
 Le trône où je suis né se ferme sous mes pas.
 La reine est donc ma mère! et quand je la retrouve
 C'est dans d'autres liens que le devoir réproouve.
 C'est pour voir à mes yeux un adultère hymen
 Porter à d'autres soins et son cœur et sa main;
 A-t-elle pu, grands dieux! de ses destins maîtresse,
 Fermer son sein barbare au fils de sa tendresse?
 O ciel! a-t-elle pu, veuve d'un tel époux,
 Sans blesser vos rigueurs, trahir Hercule et vous?
 Hélas! s'il est ainsi, quel secours en attendre?
 Je dois, loin de la voir, chercher à m'en défendre.
 Malheureux, elle avance.

SCÈNE VII.

PHÉGÉE, TÉLÈPHE.

PHÉGÉE.

Etranger malheureux,
 Qu'un sort long-temps funeste a jeté dans ces lieux,
 Un ordre plus humain brise enfin votre chaîne.
 Mais quel nouveau destin en ces lieux vous ramène ?
 Dieux ! que vois-je, seigneur ? oui, je retrouve en vous
 Un héros autrefois élevé parmi nous,
 Télèphe ; et si le temps respectant votre gloire,
 N'a point de vos exploits étouffé la mémoire,
 Seigneur, et quel motif vous cachant à nos yeux,
 A donc pu si long-temps vous bannir de ces lieux ?

TÉLÈPHE.

Un crime.

PHÉGÉE.

Un crime ! vous ?

TÉLÈPHE.

Puisqu'il faut vous le dire,
 Et rappeler un temps dont tout doit vous instruire :
 Madame, sur ce trône il fut jadis un roi,
 Vaincu par le courage, abattu par l'effroi ;
 J'armai contre un monarque attaqué par l'envie
 Et de la mort du roi ma valeur fut suivie.
 Mais moi-même bientôt mon effort fut puni,
 Par l'oracle à jamais je me suis vu banni.

J'allai loin de ces lieux, dévorant mon outrage,
Plaindre un trône usurpé, conquis par mon courage.

PHÉGÉE.

Eh bien, quel crime enfin avez-vous donc commis ?
Vous attaquiez un trône entouré d'ennemis.
Votre valeur fut juste et sa gloire excusable.

THÉLÈPHE.

Ah ! qu'osez-vous me dire ?

PHÉGÉE.

Erreur inconcevable !
Vous-même, quel est donc votre étrange embarras ;
Quel regret formez-vous ?

THÉLÈPHE.

Ne le demandez pas.

PHÉGÉE.

De surprise, à ce mot, mon intérêt redouble.
Au souvenir du roi votre douleur se trouble.
Il fut pour vous injuste.

THÉLÈPHE.

Il était votre aïeul !

PHÉGÉE.

Croyez-vous à ce nom vous étonner vous seul ?

Vous n'avez fait que suivre un exemple sévère ;
Mon époux l'ordonnait.

THÉLÉPHE.

Et vous êtes ma mère !

PHÉGÉE.

Moi ! votre mère, ô ciel ! avez-vous pu penser
Qu'impunément ainsi l'on osât m'offenser ?

TÉLÉPHE.

Quel est donc mon malheur !... C'est moi qui vous offense.
Du tort de vous déplaire accablé dès l'enfance,
Pour fruit de mes remords, pour prix de mon amour,
Deux fois vous me donnez, vous m'arrachez le jour.
Assez de maux, madame, ont suivi ma naissance
Pour ne pas ajouter ce comble à leur puissance.
De leur rigueur, hélas ! s'il peut vous souvenir,
Du sein qui m'a formé deviez-vous me bannir ?
Deviez-vous, me privant de la gloire d'un père,
Porter en d'autres nœuds des tendresses de mère ?
Quand par tout l'univers je recherchais vos pas,
M'avançant en aveugle et fuyant de vos bras ;
Pour vous perdre à jamais faut-il que je vous voie ?
Au moins de mon retour témoignez quelque joie.
Daignez...

PHÉGÉE.

Je dois, bornant le cours de vos affronts,
Confondre l'imposture, arrêter ses poisons.

Daignez ne pas poursuivre, ou craindre ma vengeance.

THÉLÈPHE.

Mon imposture ! O dieux ! témoins de mon offense,
Dieux ! généreux auteurs de ce jour qui me luit !
Vous voyez l'infortune où je me vois réduit.
Eh bien , si vous doutez de ce jour qui m'éclaire,
Et si d'Alcide encor la gloire vous est chère,
Madame, il vous souvient du jour et des états
Où ce héros jadis a passé dans vos bras.
Vous savez de Pallas quelle fut la prêtresse
Dont l'amour à ses feux réduisit la tendresse.
De ces nœuds ignorés n'êtes-vous pas un fils
En sortant de vos mains en d'autres bras remis ?
Et le vieillard chargé d'élever son enfance,
N'eut-il pas de vos jours la garde en sa puissance ?
Depuis, par lui conduite à la cour de Teuthras,
Vous y fûtes d'un fils partager les états.
Quel ami de mon sort eût pris soin de m'instruire,
Si les dieux jusqu'à vous ne m'avaient su conduire ?
Et quel besoin pour eux d'y conduire mes pas,
Si je n'étais ce fils échappé du trépas ?
Instruite du secret par qui le ciel m'éclaire,
Embrassez votre fils et montrez-vous ma mère.

PHÉGÉE.

Prince ! qu'af-je entendu ? pour la dernière fois....
Moi ! votre mère ; ô ciel !.. Ah ! qu'est-ce que je vois ?
Mes yeux ; et mon oreille en ce moment frappée,
Doutent si par mes sens je ne suis pas trompée.

Moi ! que de votre mère, au sein de ma maison,
 Un étranger suspect m'ose donner le nom !
 Si j'ai cru, vainement, vous forcer au silence,
 Sortez, et pour jamais évitez ma présence.

SCÈNE VIII.

TEUTHRAS, PHÉGÉE.

PHÉGÉE.

Ah ! seigneur, vous voici ; dans mon saisissement,
 Vous ne me voyez pas sans quelque étonnement,
 Et vous saurez vous-même, avec quelque surprise.
 Jusqu'à quel point sur moi la haine s'est méprise.
 Mais d'un trouble secret quand je ressens l'ennui,
 Croyez-vous sur le trône être bien affermi ?
 De notre fils absent le retard m'inquiète ;
 Sans lui de mon bonheur la douceur imparfaite
 Me rend plus chère encore l'attente des doux nœuds
 Dont l'hymen de ma fille accomplira les vœux.
 Soins cruels dont je viens d'expier ma constance !
 Savez-vous de quel prix j'ai payé son absence ?
 Cet étranger captif et libre en cette cour,
 Que votre haine absout et proscrit en un jour,
 Sans craindre, sans juger à quel point son outrage,
 De mes sens soulevés a révolté l'ombrage ;
 Lui-même, à mes regards, s'est déclaré mon fils,
 Et met, par cet affront, le comble à ses mépris.

TEUTHRAS.

Ah ! le traître à ce point aurait poussé l'audace,
Lorsqu'à peine à mes yeux il vient d'obtenir grâce ;
Et de sa trahison vous croyez que l'objet
De remplacer mon fils eût été le sujet ?

PHÉGÉE.

De quel dessein, seigneur, taxer son imposture,
Que celui de le perdre et de me faire injure ?

TEUTHRAS.

On ne saurait plus loin pousser l'aveuglement,
Et mériter par là mon juste châtement.
Mais enfin, l'ennemi qui brave ma colère,
Que veut-il donc, madame, et que prétend-il faire ?
Chargé, s'il m'en souvient, d'un forfait impuni,
Autrefois de ces lieux l'oracle l'a banni,
Et de l'atrocité dont l'horreur fut prouvée,
Sa perfidie encor ne peut s'être lavée.
Le croiriez-vous?... Saisi d'un barbare transport,
A peine de Tégée abordions-nous le port,
Lorsque tout de la paix allait goûter les charmes,
Au sein d'un doux repos réveillant les alarmes,
Du prince massacré, trahi par ses soldats,
Le cadavre sanglant fut traîné par son bras,
Et les cheveux blanchis souillés dans la poussière,
Dans ce palais témoin de son heure dernière,
Et qu'encor tout souillé d'un forfait inhumain,
Enfin du roi mourant il parut l'assassin.

3

PHÉGÉE.

Ah ! que me dites-vous ? étrange destinée !
 De quelle horreur, ô ciel ! je marche environnée.
 Le traître, de mon fils prend le nom précieux,
 Et du sang de mon père il est teint à mes yeux.
 Vous n' imaginez pas qu' épousant sa furie,
 Moi-même en ses desseins ma haine l' ait servie,
 Ni que du trône enfin la perte ou les regrets
 Aient contre mon devoir armé mes intérêts.
 Mais où va ma raison se chercher une excuse ;
 Pour me justifier, qu' est-ce donc qui m' accuse ?
 Non, votre amour, seigneur, ne me soupçonne pas
 D' avoir, pour vous servir, armé des attentats.
 Mais du peuple sur nous vous savez l' injustice,
 Comme à l' amour souvent succède le caprice,
 Et que des souverains sacrés pour leurs sujets,
 La vertu la plus pure est en butte à leurs traits.
 Quoi ! ne dira-t-on pas, qu' aidant la calomnie,
 J' ai moi-même servi de prétexte à l' envie ?

TEUTHRAS.

Non, madame ; et plutôt que d' en croire une erreur,
 J' oserais m' exposer moi-même à sa rigueur.
 Mais enfin, pour quels torts seriez-vous outragée ?

PHÉGÉE.

Vous savez qu' à Minerve autrefois engagée,
 Avant qu' un nœud sacré s' offrit à nous unir,
 De la cour de mon père il me fallut bannir.

Du peuple contre moi la fureur mutinée,
 Pensa, par ses soupçons, noircir ma destinée.
 Mais la honte attachée à d'indignes rapports
 Ne put de sa fureur égaler les transports ;
 Et je ne pense pas que vous ayez pu croire...

TEUTHRAS.

Eh bien, madame?...

PHÉGÉE.

Eh bien ! que, contraire à ma gloire,
 Il soit à ma vertu quelqu'infidélité
 Dont la tache exigeât cette sévérité.

TEUTHRAS.

Non madame : un perfide ose vous faire outrage ;
 Du nom de votre fils le titre l'encourage.
 Que veut-il?... De quel droit ce monstre revêtu,
 Vient-il de votre amour surprendre la vertu ?
 Pour la dernière fois vous souffrez ses offenses.
 La force et le pouvoir sont de vaines défenses,
 Madame, ou de ma cour précipitant ses pas,
 Il va de son aspect délivrer mes états.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.**PHÉGÉE, PALLANTE.****PALLANTE.****Ah ! madame, apprenez : le prince...****PHÉGÉE.****Eh bien le prince ?****PALLANTE.****Votre fils, d'hier à peine entré dans la province...
Dieux ! comment à mes sens faire un si triste effort !
Et vous apprendre... ?****PHÉGÉE.****Parle !****PALLANTE.****Eh bien donc : il est mort.****PHÉGÉE.****Qui ? mon fils !**

PALLANTE.

L'étranger de vos bontés indigne,
D'un meurtre abominable est l'auteur qu'on désigne.
Et pour ce crime aux fers on vient de le livrer,
Quand la pitié du roi l'en a fait retirer.
Dans les premiers momens d'un cruel sacrifice,
J'ai, de vous l'annoncer, brigué le triste office.

PHÉGÉE.

Ah ! laisse à ma douleur le loisir d'éclater ;
C'est redoubler mes pleurs que de lui résister.

SCÈNE II.

PHÉGÉE, SEULE.

Mon fils n'est plus, ô dieux ! dont la rigueur m'éclaire
L'avez-vous donc puni le crime d'une mère ?
Et vengez-vous ainsi sur un fils trop chéri,
Le fils infortuné que vous m'avez ravi ?
Vivrait-il ? L'avez-vous du fond des noirs abîmes
Envoyé pour punir mes feux illégitimes ?
Il le peut. Oui, pardonne, ombre de mon époux !
Venge un crime plus grand par de si tristes coups.
Je n'aurais dû jamais, fidèle à tes caresses,
Abandonner le fruit des plus pures tendresses,
Et pour quels nœuds, ô ciel ! lâchement déserté,
Trahir le lit, l'époux, les flancs qui l'ont porté.

Mais, Hercule ! du haut de ce trône invisible
 Où tu vois de ton sang le naufrage terrible,
 Tu sais si, dans mes vœux forcés à te trahir,
 Je fus libre un moment d'aimer ou de haïr,
 Et si le fruit amer d'un nouvel hyménée
 N'est pas de mon malheur la suite infortunée.
 Je vois entrer l'époux, sacré par tant de droits,
 Que tu m'as fait haïr pour la première fois.

SCÈNE III.

PHÉGÉE, TEUTHRAS.

PHÉGÉE.

Ah ! seigneur, approchez ; vous savez la nouvelle ;
 Mon fils n'est plus, ô ciel ! ô disgrâce cruelle !
 Ce fils, mon seul espoir, ce fruit de notre amour,
 Dont chaque jour encor j'attendais le retour,
 Et dont, pour mon malheur, ô triste conjoncture !
 J'avais trop pressenti la funeste aventure,
 Mon fils, dans ses foyers sur le point de rentrer,
 Et lorsque de nos soins mes bras vont l'entourer,
 Succombe aux mains d'un traître à la main vengeresse,
 Qui lui dispute encor le trône et ma tendresse.
 Venez, que votre sein puisse du moins s'ouvrir
 Aux pleurs dont ma douleur se plaît à se nourrir.

TEUTHRAS.

Vous savez nos malheurs, vous les venez d'apprendre,
 Et sans détour aussi je puis me faire entendre.

Oui, madame, mon fils vient de m'être enlevé,
Et l'infâme assassin, de son sang abreuvé,
Du nom de votre fils revêt sa violence,
Et dispute à vos yeux ses droits et sa naissance.
Qui l'eût dit, qu'un perfide, habile à m'insulter,
Par un crime si noir oserait éclater,
Et que de ses transports la démence ou l'outrage,
Contre vous-même, enfin, fût tourné tout en rage?
Mais de ses attentats vous l'allez voir punir ;
Par mes ordres mandé, madame, il va venir ;
Il sera, devant vous, trop facile à confondre,
Et, doublement suspect, que pourra-t-il répondre ?

PHÉGÉE.

Ah ! quels tourmens, ô ciel ! me faites-vous prévoir.
O sort ! ô justes dieux ! ô mortel désespoir !
Eh quoi, toujours la mort choisissant des victimes
Pour servir la vengeance ou pour punir ses crimes !
Quel cours, dans ma maison, d'horreurs, d'assassinats,
Punissant l'un par l'autre, ou donnant le trépas.
Si pourtant votre cœur, avide de supplices,
Veut toujours se chercher et punir des complices,
Connaissez quel motif, modérant vos transports,
Peut, par leur excès même, empêcher vos remords.
Prêtresse de Minerve, aux autels réservée,
Par Hercule, autrefois, je leur fus enlevée.
Ce héros, de nos dieux affrontant le courroux,
Leur disputa ma flamme et devint mon époux,
Et, toujours à vos yeux cachant sa destinée,
Un fils devint le fruit d'un si triste hyménée.

TEUTHRAS.

Je le sais; en effet, vous en eûtes un fils,
 Bientôt après, madame, en d'autres bras remis;
 Et depuis, de la cour, par un père éloignée,
 A vos nouveaux destins je vous vis résignée.
 A cet événement je dois le trône et vous,
 Et vous devez penser que c'est pour votre époux
 Une raison de plus de confondre un perfide
 Qui vient sous un faux nom commettre un parricide,
 Qui, pour le consommer, de mon fils a fait choix,
 Et, couvert de son sang, vient usurper ses droits.
 Le voici; vous verrez si, sourd à ses injures,
 Je prends, pour l'immoler, de timides mesures.

SCÈNE IV.

TEUTHRAS, PHÉGÉE, TÉLÉPHE.

TEUTHRAS.

Viens, malheureux, avance, et réponds à ton roi;
 Par ton retour, déjà si coupable envers moi,
 Quels étaient tes desseins? Que prétendais-tu faire
 En faisant sur mon fils retomber ta colère?
 Excuse-toi, du moins, de me l'avoir ravi,
 Lâche! couvert du sang que j'ai le plus chéri.

TÉLÉPHE.

J'ai tué votre fils, ô ciel! et ma vengeance
 S'est, par ce coup hardi, ravi votre clémence!

Je ne le croyais pas, et je voudrais, seigneur,
Au prix de tout mon sang racheter mon malheur,
Mais, puisqu'enfin le ciel, pour expier mon crime,
Ne laisse point d'excuse au regret qui m'anime,
J'ose vous dire, enfin, quoique mal soutenu,
Qu'en le sacrifiant j'ai fait ce que j'ai dû.

TEUTHRAS.

Barbare ! et ta fureur que ma présence irrite,
De son lâche attentat croit se faire un mérite.
Attends-toi donc, cruel, au châtimement certain
Qu'a provoqué ta rage et que te doit ma main.

TÉLÈPHE.

Quoi ! non content encor du regret qu'il me coûte,
Votre jaloux orgueil veut que je le redoute,
Et sans examiner la justice et mes droits,
De son autorité veut m'imposer le poids.
Mais que peut opposer votre injuste puissance
Aux titres plus certains, aux droits de ma naissance ?
Fils d'Hercule et des dieux, savez-vous qui je suis ?
La reine était sa veuve, et vous voyez son fils.
Vous voyez devant vous le déplorable reste
De ce sang poursuivi par un destin funeste :
Je viens redemander et le trône et ses droits,
Le rang d'où sont tombés ses légitimes rois.
Si c'est trop, à vos yeux, de mériter l'empire,
Si c'est trop de l'orgueil qu'un noble sang m'inspire,
Frappez ; en l'immolant couronnez votre roi,
Je bénis mon trépas, s'il est digne de moi.

TRUTHIRAS.

C'est ainsi qu'excusant ta lâche perfidie,
 Tu joins à tes forfaits ton audace enhardie ;
 Non content à mes yeux du sang que tu répands,
 Au trône de mon fils je vois que tu prétends.
 Tu juges si je dois, prévenant tes offenses,
 Te répondre à mon tour par de justes défenses.
 Ce trône où je t'attends, viens donc le conquérir,
 Et voir devant tes pas l'abîme se rouvrir ;
 Mais, avant qu'à ses lois mon âme se soumette,
 Pour vider ce débat, vous, gardes, qu'on l'arrête!

PHÉGÉE.

Ah! seigneur, différez de si terribles coups!
 De ce cruel transport quel fruit attendez-vous?
 Tandis qu'il en est temps, prévenez des mesures
 Dont rien n'effacerait les mortelles blessures.
 Vous serez, tôt ou tard, trop à temps de punir
 Des crimes dont je crains le triste souvenir.
 Comme un sang criminel, quoi! voulez-vous répandre
 Le sang d'un innocent, s'il daigne se défendre?
 De son sort malheureux prenez quelque pitié,
 S'il n'est pas digne en tout de votre inimitié.

TÉLÉPHE.

Oui, madame, touchez cet orgueil insensible,
 Dont rien ne peut forcer la colère inflexible ;
 Mais, vous-même, à ma voix, prête à vous attendrir,
 Par vos propres remords, ah! laissez-vous fléchir.

Reconnaissez un fils privé de vos caresses,
 Un fils, malgré le sort, digne de vos tendresses,
 Toujours victorieux des destins en courroux,
 Et, s'il fut vertueux, assez digne de vous.

PHÉGÉE,

Eh bien ! pour qu'à ta voix mon âme s'attendrisse,
 Et, si j'ai de ton rang tes larmes pour indice,
 Dissipe donc, cruel ! un doute trop pressant,
 Et force ma tendresse à te croire innocent.
 N'as-tu donc pas d'un fils privé sa triste mère,
 Et plongé dans ses flancs une main sanguinaire ?

TÉLÈPHE.

Oui, je l'assassinai ; dans mes^{cr} cruels transports,
 Cet effort de courage est mon plus grand remords.

PHÉGÉE.

Et, barbare ! tu veux qu'à tes pleurs je pardonne ?
 Malgré le repentir où ton cœur s'abandonne,
 Conçois-tu quelque peine égale à mes ennuis ?
 Mon fils assassiné meurt de la main d'un fils ;
 Ce crime abominable, il s'en vante à sa mère !

TÉLÈPHE.

Je vous l'ai déjà dit ; il fut involontaire.

PHÉGÉE.

Involontaire, ô ciel ! non traître, il ne l'est pas.
 L'amour que j'ai d'un fils te donne le trépas.

Touche ici, si tu peux, quelque âme moins sensible,
 Qui n'ait pas pour son sang ma tendresse inflexible ;
 Mais à sa mère, ingrat ! n'adresse point tes vœux,
 Ou de mon désespoir crains l'éclat dangereux.

TÉLÈPHE.

Ah ! je l'adoucirai ; j'ai vu couler vos larmes,
 Et j'ai pu, sur mon sort, exciter vos alarmes.

TEUTHRAS.

Par sa feinte douleur pent-il vous ébranler,
 Madame ? A la pitié vous laissez-vous aller ?
 Serais-je ici témoin d'une lâche indulgence
 Qui vend au criminel le trône et ma vengeance ?
 Pour l'assassin d'un fils c'est trop vous attendrir ;
 Venez ; à son pardon gardez de consentir.
 Et toi, qu'à ma grandeur l'intérêt sacrifie,
 Viens, qu'à ton juge enfin ta voix te justifie ;
 Prépare les raisons dont tu veux l'éblouir,
 Rends-toi digne de grâce, ou sois prêt à mourir.

SCÈNE V.

TÉLÈPHE, ELOË.

TÉLÈPHE.

Dans quel moment, ô ciel ! ma douleur vous retrouve,
 Eloë ; vous, témoin des malheurs que j'éprouve,

Restez pour essayer les pleurs d'un malheureux,
Qui de tous les côtés voit rejeter ses vœux.
La reine, en me voyant, n'a pas voulu m'entendre,
Et le roi, plus troublé du parti qu'il doit prendre,
De mon sort à mes yeux a prononcé l'arrêt ;
C'est à la mort ici qu'il faut me tenir prêt.

ELOË.

Malheureux, en effet trop digne de l'outrage
Dont à tes tristes pleurs je reconnais l'ouvrage,
Va, fuis, ne cherche point de funestes attraits,
Dont jamais n'auraient dû s'approcher tes regrets.
Qu'as-tu fait ? dans quel sang ta cruauté baignée
Soulève contre toi ma vengeance indignée ?

TÉLÈPHE.

Moi ! tu me crois encor dans le crime affermi,
Et que de mes transports j'ai connu l'ennemi.
Moi ! j'ai commis le crime où ma raison s'égaré ?
Le croirai-je ? à ce point m'as-tu rendu barbare ?

ELOË.

Traître ! excuse-toi donc d'avoir brûlé pour moi,
Et d'hériter de lui l'amour que j'ai pour toi.

TÉLÈPHE.

Eh bien ! non ; non, ma main pure, exempte de crime,
N'a point versé pour toi le sang de sa victime.
Mais, puisqu'à m'en flatter le sort peut m'enhardir,
Vainqueur et sans remords, j'ose m'en applaudir.

Pour reprendre les droits que me dispute un traître,
 Oui, de mon ennemi j'ai su me rendre maître,
 Pour confondre un rival qui m'enlevait ta main,
 J'ai plongé cette épée au sang de l'inhumain.
 Condamne une rigueur qui devient légitime,
 Alors qu'elle me venge et sauve une victime;
 Combats une victoire, encor plus qu'au vainqueur,
 Nécessaire à la main qui me perce le cœur.
 Que me reproches-tu ?

ELOÉ.

Va, traître ! va, perfide !
 Encor souillé du sang d'un lâche parricide ;
 Mon cœur n'a point au tien demandé de forfait,
 Ni pour prix à ta rage imposé de bienfait ;
 Que ne me laissais-tu sans remords ni vengeance ?
 De ton prince avec moi que t'a fait l'alliance
 Pour vouloir de ta main trancher des jours si chers,
 Qui demandent des tiens le supplice aux enfers ?
 Au moins, que cet adieu pour jamais nous sépare.
 Par l'invincible horreur qui de mes sens s'empare,
 Mon âme est tout entière aux pleurs que je lui doi ;
 Joins sa femme à ton prince et pleure encor ton roi.

TÉLÉPHE.

Et voilà donc ici l'accueil que je retrouve !
 Mon espoir en ces lieux, les affronts que j'éprouve !
 Tout s'est fermé pour moi dans cet affreux séjour ;
 La haine à m'imoler conspire avec l'amour.

Quel espoir m'avenglait? ciel! qu'y venais-je faire?
Déjà trop poursuivi par un destin contraire,
Fuyant partout l'horreur qui s'attache à mes pas,
Qui m'amène en ces lieux pour subir mon trépas?
L'espoir d'y voir tes soins terminer ma misère,
Et de finir, du moins, d'une main qui m'est chère.
Ajoute donc, cruelle, aux rigueurs de mon sort,
Et joins encor ta haine aux horreurs de ma mort.
Fais plus, c'est peu pour toi que d'en être la cause,
Aux périls que je cours si l'amour ne t'expose.
Viens hâter par tes soins les jours d'un malheureux,
Autant qu'au monde entier à lui-même odieux.
Au fer de mes bourreaux viens me livrer toi-même
Et de mon dernier jour presser l'arrêt suprême.

ELOÉ.

Non, n'attends pas de moi que j'aie te noircir,
Rallumer des fureurs que je veux assoupir,
Pour flatter tes bourreaux demander ton supplice,
Et d'une perfidie attendre enfin justice!
Non, plutôt, sois en sûr, je serai ton appui ;
De tes jours menacés ma clémence est l'abri ;
Je ne veux de vengeance en ces lieux que la mienne
Et tiendrais à mépris qu'on partageât ma haine.
Mais, sûre enfin de toi, je te veux tout entier
Aux tourmens que pour toi je puis seule envier.
Tu m'aimes ; je te fais une horrible souffrance
D'un amour malheureux dépourvu d'espérance ;
Des mains d'un ennemi toi qui crains de mourir,
Je t'envirais le sort qu'elles viendraient t'offrir ;

Ta mort serait trop douce, et ta rage cruelle
 Veut, comme ton forfait, une peine éternelle !
 Après de pareils traits, eh ! que puis-je vouloir
 Qui termine sitôt ton triste désespoir ?
 Comment puis-je punir et pardonner encore,
 Embrasser, repousser un crime que j'abhorre ?
 La fuite est le remède où je dois m'attacher ;
 Tremble de me revoir, tremble de m'approcher ;
 Pour jamais garde-toi de paraître à ma vue,
 Va, fuis, et crains encor ma douleur éperdue.

SCÈNE VI.

TÉLÈPHE, ERICHTON.

TÉLÈPHE.

Qui, moi ! que je la fuie ? ô transports égarés !
 Et qui cherché-je, ô ciel ! dans ces lieux abhorrés ?
 Ami, je te revois ! Et tu viens de l'entendre.
 Sais-tu de sa tendresse à quoi je dois m'attendre ?
 Pour fruit de tant d'amour, dont tes yeux sont témoins,
 Pour prix de tout mon sang, de mes jours, de mes soins,
 Il faut que je la fuie ! Elle-même m'annonce
 Qu'aux transports les plus doux il faut que je renonce.
 Le crois-tu, qu'à ce comble elle ait poussé l'horreur,
 Cet oubli d'elle-même et ma propre fureur ?
 Croiras-tu qu'en un jour, que tout mon cœur déteste,
 Je n'ai de ses amours tranché le cours funeste,

Que pour voir ses mépris me rappeler leurs nœuds,
L'amant dont je la prive et l'oubli de mes feux ?
Non, mon cœur, j'en conviens, n'était point fait encore
A ce nouvel affront qu'il faut que je dévore.

ERICTHON.

Rassure, ami, crois-moi, ton esprit étonné,
Et d'un si morne accueil sois donc moins consterné.
Par les plus sûrs garans j'ose ici te répondre
De voir bientôt son trouble en larmes se confondre.
Elle ne te hait pas ; lis mieux dans ses froideurs,
Le vain déguisement des plus tendres ardeurs,
Et dans son embarras la crainte illégitime
De t'offrir, malgré soi, le rang de ta victime.
Jouis mieux du bonheur de t'en voir adoré,
Et de reprendre un droit vainement différé.
Dans ton abattement jouis mieux de l'empire
Que doit prendre sur soi la vertu qui t'inspire ;
Daigne en croire ma voix.

TÉLÉPHE.

Et quand je le pourrais !
Lorsque mon cœur du sien fléchirait les regrets,
Suis-je libre, en effet, d'y reprendre une place,
Dont la crainte m'exile et le remords me chasse ?
Que viens-je ici chercher, que la haine et l'effroi,
Dont mon aveuglement est saisi malgré moi ?
Tu le sais, cher ami, rentré dans ma patrie,
J'ignorais le rivage où j'ai reçu la vie,

Et j'y viens dans les fers, au hasard entraîné,
 Bien plus en criminel qu'en amant fortuné.
 Je retrouve en ces lieux l'auteur de ma naissance,
 Le bras à qui le mien prodigua sa défense ;
 Ma mère me repousse, et son barbare époux
 M'envoie au tribunal dressé par son courroux,
 Qui doit de ma sentence interpréter l'oracle,
 Où je dois de ma vie expliquer le miracle.
 Non, crois-moi, cher ami, je n'y survivrai pas.
 Je cours, pour tout asile, embrasser mon trépas.
 Va, cède à la rigueur du destin qui m'accable,
 Et cache à tous les yeux mon malheur véritable.
 Je ne veux que mourir.

ERICTHON.

O ciel ! qui ? toi, céder,
 Lorsque de tes destins un jour va décider ;
 Lorsque de tes travaux relevant l'importance,
 Tu peux, par tes bienfaits, illustrer ta constance.
 Je ne m'explique pas, informé de tes droits,
 Instruit qu'il reste encore un rejeton des rois,
 Qu'un descendant d'Hercule en ce séjour respire :
 Tout un peuple te nomme et t'appelle à l'empire.
 Ta carrière est tracée, elle te fait la loi ;
 Tu te dois à leurs vœux s'ils reviennent à toi.
 Je vais de Nauplius m'assurer la présence,
 Rappeler les témoins garans de ta naissance,
 Et, peut-être, des morts soulevant les débris,
 Rendre encor ton aïeul à tes regards surpris.

TÉLÈPHE.

Alévas !

ERICTHON.

Il n'est plus : disparu dans la tombe,
Sur lui, du sombre oubli, l'obscurité retombe.
Invisible à nos yeux, savons-nous s'il est mort ?

TÉLÈPHE.

O ciel ! que m'as-tu dit ?

ERICTHON.

Un trop barbare effort !
Ce que j'ai craint long-temps.

TÉLÈPHE.

Quelle affreuse lumière !
Moi ! je pourrais... ô ciel ! tu me rends ma colère.
Ton doute, dans mon cœur, a fait passer l'effroi.
Viens, malgré ma douleur, je m'abandonne à toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.**PHÉGÉE, TEUTHRAS.****PHÉGÉE.**

**De la perte d'un fils, ô trop lente vengeance !
Eh bien, quand punit-on le crime en ma présence ?
Avec plus de sang-froid, j'ai revu l'assassin,
Coupable exécuteur d'un barbare dessein.
Le traître porte encor l'armure éblouissante
Dont j'armai de mes mains la victime innocente,
Et tout couvert du sang qu'il répand à mes yeux,
Il en fait à sa mère un triomphe odieux.
Moi, sa mère ! qu'un sein plein d'ardeurs si contraires,
Ait conçu la naissance et la mort des deux frères !
Et le cœur déchiré des horreurs du trépas,
Qu'à l'assassin d'un fils il faille ouvrir mes bras !
Non, d'un si grand effort l'épreuve est impossible.**

TEUTHRAS.

De tant de coups frappé je demeure insensible ;

Et n'ai, pas moins que vous, d'horreur pour un parti
Sous qui, des deux côtés, je reste anéanti.

Comment, dans votre fils, reconnaître un perfide ?

Et faire, en l'adoptant, le choix d'un parricide ?

Vous sentez, avec moi, qu'il est temps d'arrêter

Des **faits** dont l'exemple est trop à redouter.

Du coupable, avec soin, j'ai préparé le piège ;

Il viendra, de son rang, vanter le privilège,

Sous le meurtre d'un fils s'il ne succombe pas,

Je le puis accuser de la mort d'Alévas.

Vous savez, qu'en effet, quand j'acceptai l'empire,

Aidé de l'ennemi qui contre moi conspire,

Soupçonné de la mort du monarque trahi,

Autrefois de ces lieux l'oracle l'a banni.

Il est temps de tourner, à l'appui d'une fable,

Au gré de ma fortune un bruit trop favorable.

Qui me démentira ? Tout s'arme contre lui,

Et sert, à mes raisons, de prétexte ou d'appui.

Il est trop criminel, puisqu'il respire encore ;

Et déjà condamné par ce ciel que j'implore,

C'est à lui de périr.

PHÉGÈS.

Vous croiriez, en effet,

Que d'un tel châtement le ciel fût satisfait ?

Que d'un assassinat il l'ait rendu complice ?

Je ne repousse point un juste sacrifice ;

Mais, seigneur, comment croire aux soupçons pleins d'horreu

Qui l'ont peint à mes yeux, de si noires couleurs ?

TÉLÉPHE.

TEUTHRAS.

C'est, madame, à son sort, mettre trop d'importance.
On vient ; je n'ai besoin que de votre silence.

SCÈNE II.

PHÉGÉE, TEUTHRAS, ERICTHON.

ERICTHON.

L'étranger, sur ces bords par le malheur jeté,
Dont vous voulez percer l'affreuse obscurité,
Appuyé des amis de sa triste infortune,
Vient expliquer, seigneur, sa recherche importante.

TEUTHRAS.

Qu'il entre.

SCÈNE III.

PHÉGÉE, TEUTHRAS, TÉLÉPHE, ERICTHON,
NAUPLIUS.

TEUTHRAS.

Eh bien, d'Alcide osant prendre le nom,
Toi qui des dieux encor te dis le rejeton,
Et, jusqu'en mon palais, confonds dans ton audace
La vertu d'une reine et l'honneur de leur race ;

Effroi de la nature et rebut des humains
 Dont ces dieux réprouvaient les outrageans destins,
 Et qui déjà chargé du poids de leur colère,
 As d'un crime acquitté leur courroux tutélaire,
 Viens-tu redemander à ces antiques lieux,
 Le trône et les foyers acquis à tes aïeux ?
 Revois-tu ta patrie ; est-ce ici ton empire ?
 Parle sans t'aveugler ; qu'oseras-tu me dire ?

TÉLÉPHE.

Au trône parvenu par d'indignes efforts,
 Toi, qu'une crainte vile, exempte de remords,
 En répandant sur moi le mépris et l'offense,
 Tu penses n'attaquer qu'un guerrier sans défense,
 Des droits de ses aïeux exclus par tes mépris ;
 Dissipe ton erreur et reconnais leur fils.
 Je viens redemander à ta vengeance avide,
 Les titres, l'héritage, et le grand nom d'Alcide.
 Je viens de la nature, interprétant les droits,
 Lui demander ma mère et la rendre à ses rois.

TEUTHRAS.

Quels garans donnes-tu d'une telle imposture ?
 Et qui sont tes témoins ?

TÉLÉPHE.

Mon cœur et la nature.
 L'honneur qui dans mon cœur parle plus haut que toi ;
 Ces amis, dont tu peux interroger la foi.

TEUTHRAS, à *Erichon*.

Tu l'aurais donc connu ?

ERICTHON.

Dès sa plus tendre enfance,
 Oui, j'ai pu, sur ses pas, attester sa naissance.
 Habitant du désert où je l'ai fait nourrir,
 Les mains qui l'ont sauvé me le vinrent offrir.
 Loin des rigueurs du sort contre lui mutinées,
 Là, j'ai mûri quinze ans ses hautes destinées;
 Et depuis, à la cour, comblé de vos faveurs,
 Comme mon humble toit, partageant ses grandeurs,
 Je l'ai vu, sur ses pas entraînant la victoire,
 Long-temps de ses exploits vous prodiguer la gloire.

TEUTHRAS.

Je veux bien l'avouer ; long-temps sous mes drapeaux
 Un humble enfant du sort pour vous fut un héros ;
 Mais de sa gloire, enfin, quelle preuve certaine
 Dans un aventurier trouve un fils de la reine ;
 Et qui m'éclaircira de ses nouveaux destins ?

ERICTHON.

Nauplius, ce vieillard qui le mit dans mes mains,
 Et long-temps d'Alévas le conseiller fidèle,
 Le sauvant de la mort le prit sous sa tutelle.

TEUTHRAS, à *Nauplius*.

Tu lui remis l'enfant à tes mains réservé,
 Et d'un péril certain tes soins l'ont préservé ?

NAUPLIUS.

Si c'est là le sauver, si le destin propice,
 A, parmi les bienfaits, signalé ce service,
 Et si le ciel, hélas ! pour le perdre plus tard,
 Ne l'a point secouru par un triste hasard ;
 Oui, j'ai pu le sauver. Oui, les destins à peine
 Accordèrent ce fils à l'hymen de la reine,
 Qu'Alévas, pour le perdre, employant mes desseins,
 Les remit l'un et l'autre à mes heureux largins.
 La reine, de vos vœux, couronna la tendresse ;
 Et si les ans, hélas ! ont hâté ma vieillesse,
 Et vous laissent à peine envisager mes traits ;
 Ma main n'en a pas moins serré vos nœuds secrets.
 Erichon, de l'enfant, du rejeton d'Alcide,
 Cacha, dans les déserts l'espérance timide.
 De ses obscurs destins avec lui confident,
 J'en vis, avec orgueil, croître l'éclat naissant.
 Je le vis, dans les camps, prodiguer pour ses maîtres
 Le courage, le feu, l'âme de ses ancêtres.
 Mais vous, madame, aussi l'objet de mes regrets,
 Vous devez, en effet, reconnaître mes traits ;
 Le temps n'a pas sitôt effacé mes services
 D'un cœur dont j'ai fermé les nobles cicatrices.

PRÉCÈS.

Oui, je crois à tes traits voir quelque ressemblance
 Avec l'humble artisan de ma reconnaissance.
 Et vieillard, de tes soins, quel fut ici le prix ?

NAUPLIUS.

L'oubli, l'obscurité voisine du mépris,

La paix ; le seul trésor de mon obscur asile.

PHÉGÉE.

Et quel lieu vit le cours de ton destin tranquille ?

NAUPLIUS.

Non loin de ce séjour, non loin de vos grandeurs,
J'oubliais dans l'exil la voix de vos flatteurs ;
Cachant à leurs mépris ma disgrâce importune,
Mais sans cesser pour vous d'implorer la fortune ;
Sans oublier jamais votre fils malheureux,
Et pour sa vie, au ciel adressant tous mes vœux.

TÉLÉPHE, à *Teuthras*.

Eh bien, toujours frappé d'une barbare envie,
Au ciel, qui vous confond, demandez-vous ma vie ?
Faut-il, de tout mon sang, expier vos mépris,
Et l'aveu que j'attends n'est-il donc qu'à ce prix ?

TEUTHRAS.

Oui, je dois, j'en conviens, avec plus de prudence
Examiner des faits d'une telle importance.
J'ai lieu de m'étonner de tant de fermeté,
Et veux dans vos raisons, avec plus de clarté,
De deux avis puissans percer le témoignage ;
Laissez-moi mûrement en peser le suffrage.

(*A Nauplius et à Erichon.*)

Vous, je saurai plus tard m'acquitter envers vous ;
Il suffit, à présent, allez, et laissez-nous.

SCÈNE IV.

PHÉGÉE, TEUTHRAS, TÉLÉPHE.

TÉLÉPHE.

Je vous ai trop instruit de ma triste naissance,
 Que vous pourrait, de plus, apprendre ma présence?
 Je vais porter mes pas loin du toit paternel,
 Heureux, à vos regards, d'être moins criminel.

TEUTHRAS.

Demeurez. Je n'ai pu, pour vous absoudre encore,
 M'éclaircir d'un soupçon dont l'horreur me dévore.
 Quand de la mort d'un fils, à regret pardonné,
 Vous pourriez, justement, n'être pas condamné,
 Et que la reine, usant d'un prétexte de mère,
 De la victime, en vous, respecterait le frère,
 Vous n'en mourriez pas moins chargé du crime affreux,
 De la mort d'Alévas, son père malheureux.
 Frappé sur les débris du trône de Tégée,
 Ruisselante du sang où vous l'aviez plongée.
 L'oracle dont la voix vous ferma ses états,
 Laissa planer sur vous l'horreur de son trépas.

PHÉGÉE.

Oui, cruel ! hâtez-vous de dissiper les ombres
 De ces destins si chers perdus sous les décombres
 Où Tégée...

TÉLÉPHE.

O ciel ! moi, par la rage égaré,
 J'aurais versé le sang d'un père massacré,
 Quand les destins, si prompts à servir ma victoire,
 M'ouvraient de toutes parts un chemin à la gloire ?
 Il est vrai que frappé d'une invisible main,
 Alévas, dans Tégée, acheva son destin.
 Vous montâtes au trône en excluant sa race,
 Et l'oracle, à propos, me disputant sa place,
 Vous laissa recueillir le fruit de son trépas.
 Mais, moi ! seigneur, mais moi, pour en charger mon bras
 Suis-je déshonoré d'un titre qui le souille ?
 Et suis-je, enfin, son fils, pour ravir sa dépouille ?
 Ah ! c'est vous seul ici qu'il en faut accuser,
 Vous, que le rang, le sang ne peuvent excuser.
 Encor moins la fureur dont vous semblez poursuivre
 Un sang si regretté, qu'en moi l'on voit revivre.

TEUTHRAS.

O ciel ! moi, de la reine, en méritant le choix,
 Qu'au rang de ses aïeux je sois ici sans droits ?
 Moi, madame, en ces lieux qu'offensant une épouse,
 J'aie, en un sang si cher, plongé ma main jalouse ?

PHÉGÉE.

Eh seigneur, en effet, écoutez-vous ses cris ?
 Joignons l'ombre d'un père à celle de mon fils,
 Que le remords rappelle à son âme égarée,
 Et que des mêmes pleurs elle soit honorée.

THÉLÈPHE.

Non, madame, ma main, vous le saurez plus tard,
N'a point, aux jours d'un père, attenté sans égard,
Et j'en ai des témoins qui pourront vous surprendre.

TEUTHRAS.

Il faut donc vous presser de me les faire entendre.
Le tribunal, chargé d'un opprobre éternel,
Vous doit rendre en ce jour ou juste ou criminel.

TÉLÈPHE.

Avec mon innocence on m'y verra paraître.
Et j'y porte l'espoir de démasquer un traître.

SCÈNE V.

PHÉGÉE, TEUTHRAS.

TEUTHRAS.

Sa menace a sans doute étonné vos esprits,
Et vous voyez l'horreur dont mes sens sont saisis.
Quoi ! madame, à ce compte, ô ciel ! le puis-je croire ?
J'ai, d'un assassinat, déshonoré ma gloire.
Vous voyez son audace intervertir nos droits,
Le coupable, à son juge oser dicter des lois,
Je commande sans titre au maître de l'empire,
Et roi, ce qu'il résout, c'est à moi d'y souscrire.
Mais de quelque grand nom qu'il s'ose ici vanter,
D'un succès trop heureux ce serait se flatter ;

C'est vous apprendre assez avec quel soin extrême,
Je veux, de son forfait, m'édifier moi-même.

PHÉGÉE.

Ah ! seigneur, à mon tour, j'oserai m'irriter
D'un crime dont vos yeux l'ont vu se révolter.
Quelle apparence, enfin, qu'un fils couvert de gloire,
Ait, d'un crime si noir, obscurci sa mémoire ?
Tout ne cédait-il pas à ses heureux succès,
Quand sa main vous donna la victoire et la paix ?
Qu'un soupçon entaché d'un si noir sacrilège,
Reste dans le secret dont la nuit le protège.

TEUTHRAS.

Mais avez-vous prévu ce qu'on va soupçonner,
Si je puis m'abaisser jusqu'à lui pardonner,
Tout ce que, contre moi, la calomnie inspire ?

PHÉGÉE.

Eh bien, que craignez-vous ?

TEUTHRAS.

Tout ce que l'on peut dire.
Un bruit que leur malice a trop accrédité.

PHÉGÉE.

Quel bruit ?

TEUTHRAS.

La plus insigne et lâche fausseté.
Qu'au milieu des prisons votre père respire ;
Que j'ai fait enlever le maître de l'empire :

Voilà de quelle fable ils ont conçu l'horreur.

PHÉGÉE.

Hé bien, d'un bruit affreux, formé dans leur fureur,
Par une cruauté faut-il tirer vengeance ?
Couvrez-en l'infamie à force d'indulgence.
Mais sur le crime seul, réunissant vos traits,
De la perte d'un fils consolons nos regrets.
D'un crime découvert ne perdons point la trace,
Son meurtrier doit seul payer pour notre race.

TEUTHRAS.

Eh ! madame, à présent croyez-vous l'obtenir
De tant de cris confus prêts à se réunir.
Dans cette illusion d'une haute naissance,
Qui joint les droits du rang à ceux de la vaillance,
Pour un fils qui n'est plus croyez-vous les armer
Contre un héros naissant qui les a su charmer ?
Non, je n'obtiendrai rien contre sa renommée
Si par l'éclat du blâme elle n'est diffamée.
Faisons mieux. Renonçant à l'espoir incertain
D'un châtement trop lent, qu'il doit trouver enfin,
Du temps et du hasard attendant ma vengeance,
D'une trompeuse paix offrons-lui l'assurance ;
Tandis que plus à l'aise, avec plus de loisir,
J'éprouverai le moment de le faire périr,
Et préparant de loin la paix dont je me flatte
Je m'assure du cours de la fortune ingrate.

(A sa suite.)

Qu'on rappelle le prince.

SCÈNE VI.

PHÉGÉE, TEUTHRAS, ELOË.

ELOË.

O ciel ! en ce moment
De vos plaintes , seigneur , d'où nait l'emportement ?
Votre âme en ses transports laisse percer la haine.

TEUTHRAS.

Et vous, princesse , ici quel sujet vous amène ?
Que venez-vous chercher ? Du fond de mon palais
Quel soin jusqu'en ces lieux tourne vos vœux secrets ?

ELOË.

Au milieu des horreurs dont la cour est l'image
D'un tumulte effrayant je vois grossir l'orage.
J'entends nommer le prince , on l'appelle , et l'état
Peut d'un sinistre bruit craindre un plus grand éclat.
D'après les dures lois d'un destin inflexible
Faut-il régler le sort d'un ennemi terrible ?
Faut-il hâter sa mort ; et par mon vœu secret ,
Moi-même de sa perte exécuter l'arrêt ?

TEUTHRAS.

Non , princesse , et plus tard vous en saurez la cause ,
Mon cœur se prête mieux à ce qu'on se propose.
Le prince , c'est assez vous le faire sentir ,
De toute inquiétude a su me garantir.

Vous n'avez plus enfin qu'à sceller l'hyménée
Qui doit à votre sort joindre sa destinée.

SCÈNE VII.

PHÉGÉE, TEUTHRAS, ELOË, TÉLÈPHE.

TÉLÈPHE.

Seigneur, votre ordre ici m'aurait fait rappeler ?

TEUTHRAS.

Prince, c'est trop long-temps vous le dissimuler :
A vos justes raisons, oui, mon âme est rendue ;
La reine, en ses soupçons trop long-temps suspendue,
Elle-même étonnée, et retrouvant ses rois,
Vous adopte pour fils, et reconnaît vos droits.
Qu'il ne soit plus enfin de distance impertune
Du trône où je commande à votre humble fortune.
Mais la gloire elle seule, et ses travaux constans,
Ne sauraient tout entiers occuper vos instans ;
Jusqu'à l'âge où cédant à leur effort suprême
Je dois sur vos travaux m'en reposer moi-même.
Eloë, dans mon sein élevée à son tour,
Peut joindre à tant de droits les titres de l'amour.
Ne formons tous ici qu'une même famille,
Et soyez son époux en couronnant ma fille.

TÉLÈPHE.

Vous la cédez, seigneur, à tant d'empressements,
Et ma mère est rendue à mes embrassements !
Madame, est-il bien vrai ?

TÉLÈPHE.

PHÉGÉE.

Je dois le reconnaître,
 Oui, prince, à vos raisons vous m'avez su soumettre :
 Soyez enfin mon fils ; méritez désormais
 Par des soins plus soumis son cœur et mes bienfaits.

ELOË.

Moi, madame !... à mon tour, quelle raison soudaine
 En des transports si prompts peut changer votre haine ?
 De ce sinistre accueil j'ai lieu de m'étonner.
 Laissez-moi me connaître avant de me donner.

PHÉGÉE.

C'est ce dont ses discours vous pourront mieux instruire,
 Et si dans vos refus mes regards péuvent lire,
 Vous n'aurez pas, je crois, grande peine en ce jour
 A changer, s'il le faut, votre haine en amour.

SCÈNE VIII.

ELOË, TÉLÈPHE.

ELOË.

Quelle surprise, ô ciel ! et que viens-je d'apprendre ?
 Moi qui, de votre amour cherchant à me défendre,
 Liguant tous les destins contre un barbare effort,
 Au ciel avec ardeur demandai votre mort ;
 Dieux ! que vois-je à mon tour ? par ce nouvel organe
 Le ciel à vous aimer aujourd'hui me condamne.

Il met par sa rigueur un terme à mes ennuis,
Et de la reine, ô ciel ! je vois en vous le fils !

TÉLÉPHE.

Oui, princesse ; oui, des droits que ce nom vous retrace ;
Ce n'est qu'à ses bontés qu'il vous faut rendre grâce.
Oui, long-temps en ces lieux sous un nom inconnu
Je languis près du rang où j'étais parvenu,
Et long-temps l'humble amant de ce cœur où j'aspire
Fut l'héritier du trône et l'espoir de l'empire.
C'est vous apprendre assez que j'avais quelques droits
A prétendre à l'hymen qui fixa votre choix ;
C'est vous instruire aussi que sans en prendre ombrage
Je n'ai pu voir des feux dont l'espoir vous outrage,
Et qu'enfin aujourd'hui j'ai lieu d'être étonné
Qu'un sang qui m'a vengé soit par vous condamné ;
Qu'on oppose à mes droits l'intérêt d'un perfide,
Qu'on balance entre nous lorsque l'amour décide.

ELOË.

Ah seigneur ! Ah ! mon cœur n'ose s'en souvenir
Que pour louer le jour qui vint nous réunir ;
Que pour mieux admirer la gloire et la puissance
Que fit contre un rival briller votre vaillance.
Quel bras, plus que le vôtre, étonnant en valeur,
A mieux dans les périls triomphé du malheur ?
Quel autre a mieux du ciel attesté la clémence ?
Quand vous fîtes au monde éclater la prudence
Qui du sein des revers vous a sauvé deux fois,
Et des débris du trône a retiré nos rois.

Mais, quel que soit vers vous l'intérêt qui m'entraîne,
 Et l'honneur de ce rang où votre hymen m'enchaîne,
 Puis-je ne plaindre pas un prince infortuné
 Sitôt à mes regrets par le sort destiné?
 Pourrais-je à son trépas ne pas donner des larmes,
 Et son malheur doit-il exciter tant d'alarmes?

TÉLÉPHE.

Et quelle était, hélas! la rigueur de mon sort
 Si j'avais écouté ce barbare transport?
 Si, cédant aux refus dont j'éprouvais l'outrage,
 Je n'avais pris conseil que d'une aveugle rage?
 Mais enfin vous m'aimez; l'ardeur de mes transports
 Peut d'un père à mes yeux effacer tous les torts.
 Et quels torts? Vous pouvez en juger l'infamie,
 Vous, qui vîtes ses traits s'armer contre ma vie.
 Leur coup le plus sanglant, digne au moins du trépas,
 Fut d'avoir à mes vœux disputé vos appas.
 Je ne vous parle pas du dessein qui l'inspire
 Pour oser m'enlever la naissance et l'empire;
 Mais à nos moindres vœux lui-même enfin gagné,
 Se résigne au pardon que vous m'avez donné.
 La mort de votre amant, où je retrouve un frère,
 N'allume plus pour moi les feux de sa colère,
 Et la reine et le roi, fléchissant devant vous,
 M'attendent aux autels pour nommer votre époux.
 Allons-y de ce pas désarmer leur vengeance.

ELOÉ.

Ah! seigneur, avec moi trop peu d'intelligence,

Pour tromper ma douleur , l'un et l'autre aujourd'hui
 Offrent à mon malheur un trop timide appui.
 Un si prompt changement , croyez-en votre amante,
 Ne cache à mes soupçons qu'une paix plus sanglante.
 Le roi , dans ses projets pour jamais outragé ,
 En un moment , seigneur , peut-il avoir changé ?
 Que sa grâce paraît suspecte d'artifices !
 Et me fait , en un mot , redouter d'injustices !
 A peine je me fie à ce gage incertain ,
 Et la reine et le roi n'ont qu'un même dessein ;
 Tous deux de leur faveur me font trembler d'avance.
 Oui , connaissez-les mieux .

TÉLÉPHE.

Soyez en assurance ;
 Ils n'ont pu me tromper. Vous-même , à votre tour ,
 Goûtez plus sûrement le prix de votre amour.
 Croyez , pour vous livrer au transport le plus tendre ,
 Que d'un souffle ennemi mon sort ne peut dépendre.
 J'ai su m'armer de loin contre leurs attentats,
 Et prévoir des malheurs que je n'explique pas.
 Je puis me servir mieux du parti qui m'appelle ;
 Le peuple me soutient contre une cour rebelle.
 Un prince réclamant les droits de ses aïeux
 Ne peut pour son bonheur ne pas armer les dieux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.**NAUPLIUS, ALÉVAS, ERICHTON.****NAUPLIUS.**

**Des cachots dont mes mains ont brisé la barrière,
Sortez, malheureux roi, revoyez la lumière.
Oui, des fers où vos jours ont languï trop long-temps,
Remontez de la tombe au séjour des vivans.
De vos regards, enfin, dissipant la tristesse,
De ce jour radieux partagez l'allégresse.
C'est moi, c'est un sujet, qui, fidèle à son roi,
Pour le rendre à la vie a bravé tout effroi
Vivez, réglez encor.**

ALÉVAS.

**O sauveur de l'empire !
C'est vous qui me rendez au jour que je respire ?
Vous, seigneur ; vous, hélas ! que le sort adouci,
Des yeux de votre maître a trop long-temps banni ?**

NAUPLIUS.

Oui, seigneur, dans l'horreur de votre destinée,
Cachée à tous les yeux, de moi seul soupçonnée,
Informé des rigueurs de la dure prison
Où vos longues douleurs accablent ma raison,
Je suis assez heureux pour rompre enfin vos chaînes,
Et cet auguste jour verra finir vos peines.
De tant de maux, sur vous le supplice amassé,
De votre souvenir m'aurait-il effacé?
Auriez-vous oublié ce long règne de gloire
Dont le cours affaibli frappe encor ma mémoire?
D'un fidèle sujet ne vous souvient-il plus ?

ALÉVAS.

A ses traits toujours chers, je connais Nauplius ;
De tous les favoris comblés de mes services,
Mon plus fidèle appui dans mes destins propices.
J'ai vu de cette cour que vous me rappelez
En des jours plus heureux les exploits signalés ;
La victoire et la paix sous leurs nombreux trophées,
Y tenaient la discorde et la guerre étouffées ;
La justice et les mœurs respirant à ma voix,
Y courbaient mes sujets sous d'équitables lois ;
Quand le ciel termina ma course infortunée,
Quelle fut, après moi, leur triste destinée ?

NAUPLIUS.

Vous le saurez, seigneur ; dans ce triste moment,
Différez le danger d'un éclaircissement.

De vos seules douleurs que mon âme occupée,
Se nourrisse des pleurs dont vous l'avez frappée.

ALÉVAS.

Hélas ! pour premier trait d'un triomphe odieux,
Un barbare autrefois vint ravager ces lieux,
Et, pour prix de la paix offerte à sa victoire,
De la honte des fers crut obscurcir ma gloire.
Séparé, par leurs soins, de tout secours ami,
Vingt ans dans les cachots ma douleur a gémi !

NAUPLIUS.

Lorsque de tant d'affronts la rigueur impunie,
Nous faisait redouter l'horrible tyrannie,
Eh ! qui pouvait, seigneur, l'attendrir sur vos jours,
Et disputer aux fers l'objet de nos secours ?

ALÉVAS.

Mais le trait le plus noir dont mon âme est frappée,
C'est cet affreux tourment de la douleur trompée,
Qui, cachant aux mortels mes malheureux destins,
Me fit, dans leur pitié, la fable des humains.
Retenu dans la nuit des plus sombres ténèbres,
Qu'épaississait l'horreur de leurs voiles funèbres,
Tandis qu'à leurs regrets ma mort venait s'offrir,
Pleuré de mes sujets, je vivais pour souffrir.

ERICTHON.

Des destins ennemis oubliez l'impuissance.
Le ciel, enfin, vous rend à leur reconnaissance ;

Elle veillait sur vous ; tardive à se montrer,
 Elle attendait l'instant d'oser vous délivrer ;
 Ce moment est venu. Votre ennemi terrible,
 S'est lui-même enlacé dans une trame horrible.
 Le temple, où son audace ose invoquer les dieux,
 Au rang des criminels le rappelle en ces lieux.
 Du sang de l'innocence adversaire intrépide,
 Et lui-même, souillé du sang du parricide,
 C'est là que de son crime il doit être accablé,
 Et voir à l'attentat son supplice égalé.

ALÉVAS.

Quoi ! le ciel eût marqué ce terme à mon supplice ?
 Et je verrais lever le jour de la justice ?
 Je verrais à mes pieds confondre le mortel
 Qui se fit de mes pleurs un spectacle cruel ?
 Sans craindre dans vos bras qu'il vienne me poursuivre,
 Je dois, j'ose, en ces lieux, je puis encor revivre ?

NAUPLIUS.

Oui, seigneur ; oui, sauvé des horreurs du trépas,
 Vos plaintes, vos clameurs, n'aideront-elles pas
 A confondre l'ingrat, auteur de vos murmures ?

ERICHTON.

Ne nous direz-vous point vos tourmens, vos tortures ?

ALÉVAS.

Oui, seigneur, dans mes traits ils paraissent assez ;
 Leurs vestiges cruels ne sont point effacés :

Les sillons de mes pleurs, les tristes cicatrices
 Des fers de mes tyrans les barbares caprices;
 Comment peindre, à vos yeux, tout ce que j'ai souffert ?
 Relégué loin du monde, ainsi qu'en un désert,
 En cette île funeste...

SCÈNE II.

NAUPLIUS, ALÉVAS, TÉLÈPHE, ERICHTON.

ERICHTON.

O prince trop fidèle !
 A sa défense, ici, vous que ma voix appelle,
 Vous voyez un témoin bien certain du retour,
 Qui, pour prix de vos soins, va vous sauver le jour.
 Le prince, qu'un tyran barbare et sanguinaire
 Dans l'ombre des tombeaux cachait à la lumière,
 Quand il vous accusait d'en être l'assassin ;
 Il est devant vos yeux.

TÉLÈPHE.

O barbare dessein !
 Lui ! mon père, il vivrait ? pourrai-je bien t'en croire ?

ERICHTON, à Alévas.

Seigneur, c'est votre fils ; un fils couvert de gloire,
 Venu pour vous défendre, autrefois de vos bras
 Repoussé par la crainte, et sauvé du trépas.
 Le roi, qui veut le perdre et colorer le crime
 Dont son ambition vous a rendu victime,

L'accuse contre vous d'un manquement de foi,
 Et cache ainsi la main qu'il leva sur son roi.
 Mais n'ouvrirez-vous pas vos bras à sa tendresse,
 Ne ferez-vous pas taire un soupçon qui le blesse ?

ALÉVAS.

Un fils, mon assassin ? Non, je ne le crois pas.
 Le ciel te rend à moi, mon fils ! Viens dans mes bras.
 Hélas ! le ciel est juste, et banni par un père
 Il te venge sur moi d'une injuste colère,
 Et me force à la fin, pour calmer mon effroi,
 D'avoir recours aux mains que j'armai contre moi !
 Me pardonneras-tu ma cruelle faiblesse ?

TÉLÈPHE.

Vous-même, bannissez une injuste tristesse.
 Je puis donc vous revoir ! Dans cet embrassement
 Votre âme se découvre à mon empressement.
 O, des plus doux transports caresse la plus chère !
 Accueil que je n'ai point obtenu d'une mère !

ALÉVAS.

Quoi ! la reine eût fermé ses bras à son amour ?

ERICHTON.

Un trop funeste bruit trompe toute la cour.
 La reine n'en croit rien, mais la reine trompée
 S'alarme d'un soupçon dont son âme est frappée.
 Elle en voudrait douter, et ce doit être jaloux
 Peut l'excuser, du moins, du crime d'une époux.

TÉLÈPHE.

La reine est innocente ; oui, d'un double artifice,
 Elle n'a point aidé l'horrible sacrifice.
 Elle ne croit, hélas ! d'une funeste erreur,
 Que ce qui peut servir à cacher son malheur.
 D'une horrible union, effet épouvantable !
 Moi-même, j'en rougis, et la honte m'accable.
 Mon père, à ses regrets ne pardonnez-vous pas ?
 Vos enfans sont trompés et ne sont point ingrats.

ALÉVAS.

Oui, si son cœur a pu se pardonner lui-même ;
 Oui d'un père jamais la rigueur n'est extrême.
 Mais qui vient nous troubler, et quel nouvel espoir
 Peut, sous des traits si doux ?..

SCÈNE III.

NAUPLIUS, ALÉVAS, TÉLÈPHE, ELOË,
 ERICHTON.

TÉLÈPHE, à *Alévas*.

Vous allez le savoir.

(À Eloë.)

Eloë, de quel soin paraissez-vous émue ?
 Que veut dire ?...

ELOË.

O rigueur que j'avais trop prévue !

Le repos de vos jours n'est pas en sûreté.
Je vous l'ai dit, seigneur, et n'ai pas hésité ;
Le roi cherche à vous perdre, et l'ardeur qu'il vous cache
Ne laisse à vos soupirs quelqu'instant de relâche,
Que pour s'en assurer les moyens plus certains ;
Vous ne devez la paix qu'à ses lâches desseins.
Cependant qu'en secret contre vous il s'irrite,
Qu'à vous faire arrêter sa faiblesse s'excite,
Et qu'à ses fins encor sûr de vous amener,
Il va, n'en doutez pas, vous faire condamner.

TÉLÈPHE.

J'ai trop bien prévu sa cruelle inconstance,
Et ne puis, de sa part, craindre de résistance.

(*A Aléas.*)

Vous le voyez, seigneur, à son empressement,
C'est la fille du roi, que son attachement
Aux jours de votre fils alarme et désespère
Et qu'il faut rassurer sur la crainte d'un père.

ELOË.

Vous vous fiez, seigneur, à vos prudens conseils,
Et croyez, sur leur foi, contenir ses pareils.
Il vous l'avait promis ; du moins sur sa parole,
Vous goûtiez quelque temps une douceur frivole.
Trop aveugle sommeil ! que puis-je donc, hélas !
Du piège où vous dormez pour écarter vos pas ?
Ai-je bien pu, moi-même, à votre indifférence,
Du bonheur de mes jours confier l'espérance ?

Au moins, vous le saurez ; lorsque vous en doutez
 Il suit obstinément ses projets médités ;
 Sa garde autour de vous croit et se multiplie,
 Et déjà du palais l'enceinte en est remplie,
 Lui-même, vers ces lieux il s'apprête à marcher,
 Et du milieu de nous il vient vous arracher.

TÉLÉPHE.

Quoi ! lorsque de la paix la parole donnée
 Nous abuse à l'abri d'un flatteur hyménée !
 Non, je ne croirai point qu'avec tant de noirceur
 Il poursuive en vos bras ma vie et mon bonheur.
 Mais, s'il écoutait trop sa haine illégitime,
 Vous voyez quelle anguste et nouvelle victime
 Pour calmer sa fureur s'élève entre nous deux.

(Montrant Alévas.)

Implorez son pardon d'un appui généreux.

ELOÉ.

Mon penchant, à ses pieds me conduisait d'avance :
 Il ne se cachait point à ma reconnaissance ;
 J'ose ici l'exprimer. Quoi ! seigneur, ce vieillard ?..
 Mais par quelle faveur ?...

ERICTHON, à Eloé.

Vous le saurez plus tard.

(A Téléphe.)

Seigneur, de son abord songez à vous défendre,
 Et gardez à l'écart de vous laisser surprendre.
 Avec elle conduit dans un lieu séparé,
 Guidez de votre amour ce dépôt vénéré.

TÉLÈPHE.

Mais cependant, à toi lorsque je m'abandonne,
As-tu tout préparé? N'est-il rien qui t'étonne?

ERICTHON.

Je vous l'avais prédit; doutez-vous de mes soins?
Oui, seigneur, tout est prêt, la garde, les témoins.
Votre père attendait pour se laisser conduire.
Vous, madame, de tout on pourra vous instruire.

SCÈNE IV.

NAUPLIUS, ERICTHON.

NAUPLIUS.

De notre délivrance enfin voici le jour.
Le trône a reconquis ses maîtres de retour;
Le roi, dans ses projets, menacé de sa chute,
Ne peut voir le triomphe en couronner la lutte.
Un bonheur trop injuste offenserait les Dieux,
Dont l'équité s'oppose à son règne odieux.
Il nous a fait mander; qu'attendrait sa furie
D'une foi si long-temps dans le malheur flétrie?
Les revers et l'exil n'ont-ils pas séparé
Le fidèle sujet du despote égaré?
Avez-vous cependant tout préparé d'avance,
Et de nombreux secours disposé la défense,
Tout prévu, tout mûri pour ce grand intérêt.

ERICTHON.

J'agissais de concert avec vous : tout est prêt.

Nos amis du tyran composeront la suite ;
J'ai disposé des siens ; et sa garde est séduite.

NAUPLIUS.

Je le vois s'avancer.

SCÈNE V.

NAUPLIUS, ERICHTON, TEUTHRAS, GARDES.

TEUTHRAS.

Erichon, Nauplius,
Vous, qui du prince ici m'annonciez les vertus,
Et, témoins en ces lieux d'un si long artifice,
Qui le fûtes des torts, soyez-le du supplice.
Je vous ai demandés, sur le point de porter
Le redoutable arrêt qu'il vous faut attester ;
Vous allez, du coupable, entendre la sentence.

NAUPLIUS.

Quel juge de sa voix vous prête l'assistance ?

TEUTHRAS.

Son juge est devant vous.

ERICHTON.

Vous, son juge, grands dieux !

TEUTHRAS.

Oui ; devant moi, bientôt, on l'amène à vos yeux.

NAUPLIUS.

Quoi, seigneur, à vos pieds foulant toute décence,
 Vous oseriez d'un fils attaquer l'innocence ?
 Du crime dont ici vous osez l'accuser,
 Vous croyez que vos soins vous peuvent excuser ?
 Aurez-vous cependant ce courage intrépide ?

ERICHTON.

Osez-vous affronter cette vertu rigide ?

TEUTHRAS.

Mais vous-même, à mon tour, qui m'osez soupçonner,
 D'un crime trop certain m'allez-vous condamner ?
 Que prétend ?..

ERICHTON.

Rien, seigneur, qu'ébranler l'espérance
 Dont vous semblez garder la fatale assurance ;
 Mais, si rien ne fléchit ce courage endurci,
 Le prince, à vos regards sera bientôt ici.

SCÈNE VI.

NAUPLIUS, TEUTHRAS, ERICHTON, TÉLÉPHE,
 ALÉVAS, ELOË, GARDES.

ERICHTON.

Venez, paraissez, prince ; et vous, digne monarque,
 Qui cachez de vos fers la vénérable marque,
 Montrez-vous à nos yeux.

TÉLÉPHE.

TEUTHRAS.

Quoi! quel est ce vieillard?

ERICTHON.

La victime échappée aux horreurs du poignard,
Trop nécessaire appui de la faible innocence,
Que du ciel à ses pleurs réservait la puissance.
Eh bien! vous persistez dans l'horrible dessein
D'accuser votre fils d'un complot inhumain,
De la mort d'Alévas? O trop barbare père!
Et s'il n'était pas mort, s'il voyait la lumière?
De la nuit des tombeaux paraissant à vos yeux,
S'il venait vous confondre à la face des dieux?

TEUTHRAS.

O ciel! qu'avez-vous dit? quelle horrible imposture!

TÉLÉPHE.

Ah! ne repoussez pas le cri de la nature!
Et doublement coupable envers elle, envers moi,
Condamnant un sujet, n'offensez pas un roi;
Méconnaissant un fils, n'outragez pas un père.
Il n'a que trop connu votre horrible colère!
C'est lui, seigneur, c'est lui, vous faut-il étonner?
Qui du sein des tombeaux vient pour vous pardonner.

TEUTHRAS.

Doublement criminel, fils indigne et coupable!
Tu veux de son pardon que la honte se absolve,
Le pardon de ton crime!

TÉLÈPHE.

Ah ! daignez espérer ;
 Il en est temps encor, tout peut se réparer.
 Détournez seulement vos regards sur un père ;
 Laissez à la pitié fléchir votre colère,
 Et pressez-le en vos bras.

ALÉVAS.

Par mes pleurs altéré,
 Vois, cruel ! vois des ans ce corps défiguré ;
 Creusés par la douleur moins que par mes alarmes ;
 Ces traits, où mes sanglots se mêlent à mes larmes ;
 Ce front terrible encor, malgré ta cruauté,
 Dépouillé, mais, du moins, où de la royauté
 Les ennuis et le temps n'ont point chassé l'empreinte.

TÉLÈPHE, à Teuthras.

Insensible au remords, rendez-vous à la crainte !

NAUPLIS, au même.

Un salutaire effroi peut fléchir son courroux.

ERICHTON, au même.

Laissez vous abattre !

ELOË.

Mon père, écoutez-nous.
 N'allez pas à ses cris fermer votre tendresse ;
 C'est votre père, hélas ! sa fille vous en presse.

J'ai tout su ; par sa voix mon cœur est éclairé,
 Et j'ose dire encor, par l'amour inspiré.
 Ah ! par vos cruautés où m'avez-vous réduite ?

TEUTHRAS.

Et toi, fille coupable, ils t'ont aussi séduite !
 Tu crois que par l'orgueil, par l'intérêt trompé,
 Je prétende t'asseoir sur un trône usurpé,
 Et leur envie, ainsi divisant ma famille,
 A déjà de mes dons déshérité ma fille.
 Dans quel espoir, ô ciel ! prétendre l'en priver ?
 Et lui ravir un bien qu'on ne peut m'enlever ?
 Avant d'en dégouter sa lâche complaisance,
 Vous, ingrats suborneurs, sortez de ma présence.

SCÈNE VII.

NAUPLIUS, TEUTHRAS, PHÉGÉE, ERICTHON,
 TÉLÉPHE, ALÉVAS, ELOË, GARDES.

PHÉGÉE.

Quel obstacle, seigneur, troublant vos vœux secrets,
 A d'un sinistre bruit rempli tout ce palais ?
 La foule l'environne et j'en perce l'asile,
 Sans trouver des raisons pour être plus tranquille.
 Que m'annoncent ces cris ?

TEUTHRAS.

Un frivole danger,
 Dont vous-même témoin vous pourrez mieux juger.

Il ne s'agit, au moins leur démente l'espère,
 Qu'aux traits de ce vieillard de reconnaître un père.
 Si j'en crois des détours le plus audacieux,
 Il n'est point mort ; il voit la lumière des cieux.
 Voyez, en cet état le pouvez-vous connaître ;
 A mes désirs rendu, le vois-je ici paraître ?
 Je l'aurais, condamné sur un si faux rapport,
 Retenu prisonnier, quand vous pleuriez sa mort.

PHÉGÉE.

De surprise et d'horreur quel étonnant mélange !
 Après un si long deuil, ô barbarie étrange !
 Mais enfin, c'est à vous de vous examiner ;
 Seigneur, si c'est le roi, qui pourrait vous gêner ?
 Pourquoi n'en pas avoir une preuve plus claire ?

TEUTHRAS.

Vous croyez que je daigne éclaircir ce mystère ?
 C'est à moi d'écarter un fantôme odieux,
 Et mes soldats le vont enlever à vos yeux.
(Il s'avance pour s'emparer d'Aléas.)

TÉLÉPHE.

Au-devant de vos coups j'accours pour le défendre,
 C'est, avant de le vaincre, à moi qu'il faut s'en prendre.

TEUTHRAS.

Barbare, oses-tu bien ?

TÉLÉPHE, s'opposant aux efforts de Teuthras.

Quel est votre dessein !
 Je défends un monarque et frappe un assassin.

PHÉGÉE, à Téléphe, accourant pour l'arrêter.

Quoi ! traître ; dans son sein plonger ta main perfide !

ELOË.

Ah ! madame, évitez la rage qui le guide.

(Teuthras, tombé sous la main de Téléphe, est emporté par ses gardes, qui ont fait un mouvement pour le défendre.)

SCÈNE VIII, ET DERNIÈRE.

NAUPLIUS, TÉLÉPHE, PHÉGÉE, ELOË,
ERICHTON, ALÉVAS, L'OMBRE D'HERCULE,
GARDES.

ELOË, à Téléphe.

Traître, suspends tes coups !

ALÉVAS.

O crime ! ô justes dieux !

PHÉGÉE, à Téléphe.

Achève ! et comble enfin ton opprobre odieux.

TÉLÉPHE.

Madame, à mes transports vous allez faire grâce ;
La mériter d'un père ; et pour qu'il vous la fasse,
Le connaître lui-même et tomber à ses pieds.

PHÉGÉE.

O dément ! à forfait par mes pleurs expiés !

Le crime est-il puni pour que je le pardonne?
 Lâche! qu'à tes fureurs le ciel même abandonne,
 Moi, que je le connaisse! alors que mon époux
 Massacré par vos mains tombe au milieu de vous;
 Lorsque vingt ans passés me cachant ma naissance,
 M'ont, d'un père expiré, dérobé la présence?
 Qui, moi, le reconnaître? et le puis-je, grands dieux!
 Toi-même, à tes fureurs, te connaîtrais-je mieux,
 Quand, d'un si grand forfait, ta main déshonorée
 Me ferme à la pitié qui m'était inspirée?
 Non, le père ou le fils n'abusent point mon cœur,
 Et vous n'avez tous deux de droits qu'à mon horreur.

TÉLÉPHE, levant son épée contre sa mère.

Madame, joindre encor l'outrage à votre crime!
 Dieux! vous faut-il ici prendre une autre victime?

ELOË.

Entre elle et vous, seigneur, vous me verriez courir.
 C'est votre mère, au fer, dont le sein vient s'offrir.

PHÉGÉE.

Frappe! et sans regarder un sein qui t'a fait naître,
 Punis en moi l'époux que j'en ai rendu maître.
 Moins coupable que lui, moins cruelle envers toi,
 J'ai, d'une égale amour, hérité même effroi;
 Frappe! et sans t'arrêter à des nœuds que j'abjure,
 De l'hymen outragé punis sur moi l'injure.
 Joins la mère à l'époux, au fils de mes regrets,
 Et par ce dernier trait comble tous tes forfaits.

TÉLÉPHE, *le glaive à la main et poursuivant sa mère.*

Dieux ! qu'entends-je !

ALÉVAS.

Ah ! cruel ! ah ! fils barbare ! arrête !
Vois la foudre éclater et menacer ta tête.

(A la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, Téléphe poursuit sa mère, qui lui échappe et disparaît au fond du théâtre.)

L'OMBRE D'HERCULE, *à la place d'où la reine a disparu.*

- » Arrête et désarme ton bras !
 - » Les dieux sont satisfaits d'une seule victime.
 - » Délivrée aujourd'hui des horreurs du trépas,
 - » La reine rengagée aux autels de Pallas,
 - » De la mort a franchi l'abîme,
 - » Et Minerve a fermé son temple sur ses pas.
 - » Respecte des destins la volonté suprême ;
 - » Règne, et de tes aïeux reprends le diadème,
 - » Héritier, après eux, de leurs vastes états. »
- (L'ombre disparaît.)*

TÉLÉPHE.

Moi ! que je règne, ô ciel ! après mes attentats.
Qu'ai-je ouï ? Vous amis, Eloé, vous mon père,
Ouvrez, pour me cacher, vos bras à ma misère.

20 JY 65

FIN DE TÉLÉPHE.